

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

N° 2923

SAMEDI 4 MARS 1899

La reproduction des matières contenues dans L'ILLUSTRATION est interdite.

Prix du Numéro : 75 centimes.

L'ILLUSTRATION ne publie d'insertions payantes que dans l'emplacement réservé aux annonces, sur les feuilles de garde et de couverture paginées à part.

ABONNEMENTS

FRANCE

PARIS, DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE

Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. — Trois mois, 9 fr.

ÉTRANGER

PAYS FAISANT PARTIE DE L'UNION POSTALE

Un an, 44 fr. — Six mois, 22 fr. — Trois mois, 11 fr.



PARIS

BUREAUX : 13, RUE SAINT-GEORGES

SUCCESSALE
à la Pharmacie
de la rue de la Harpe

ACATÈNE
SUR
PNEUMATIQUE
"LABRADOR"
METROPOLE

USINE BRULEUR
D. de la Harpe

L.T. PIVER A PARIS
PARFUMERIE
CORYLOPSIS DU JAPON
SAVON, EXTRAIT, EAU DE TOILETTE, POWDRE
日本香水

LAIT D'IRIS
POUR la FRAICHEUR et la BEAUTÉ du TRINT
L. T. PIVER A PARIS

PILULES DE RÉDUCTION DE MARIENBAD
Traitée avec succès depuis 30 ans
PAR LES
PH. BÉRAL
Du Docteur **SCHINDLER-BARNAY** Conseiller Impérial

PARIS
14, r. de la Paix

PHIX
Franco poste
5 francs.

Elles ont en outre la plus grande efficacité contre la Constipation et purgent doucement et sans coliques.

Il est prouvé par A + B que chute des Cheveux, Decoloration, Croûtes, Pellicules, Pélade, Démangeaisons, Maladies invétérées du cuir chevelu réputées incurables, disparaissent comme par enchantement sous l'influence de la merveilleuse **Pommade Philocôme veloutée** que son inventeur M. GRANDCLEMONT, Pharmacien à Orgelet (Jura), expédie franco contre 2 francs mandat, ou 2 fr. 10 en timbres; 2 fr. 50 à l'étranger. — 20,000 attestations.

FAUTEUILS, VOITURES et LITS pour MALADES
BRULAND
Fabricant breveté s. g. d. g.
14, Rue Monsieur-le-Prince, PARIS
ENVOI FRANCO DU CATALOGUE.

SOCIÉTÉ SUISSE
d'ASSURANCES GÉNÉRALES
SUR LA VIE HUMAINE
Assurances Vie — Dotales — Rentes Viagères
PARIS 97, Rue Saint-Lazare.

CHIENS DE LUXE & BRAQUES ALLEMANDS
(meill. chiens de chasse prat.), excell. réf. en France. Le chenil est le pl. import. du continent. Plus de 1000 litières, France, l'étr. M. Alb. LATZ, à Euskirchen, province rhén.

PETIT-BEURRE OLIBET
Le Meilleur - Le plus fin

MARIAGES Les plus belles chemises de cérémonies se trouvent à la **GRANDE CHEMISERIE de L'HOTEL-DE-VILLE** PARIS — 68, rue de Rivoli. — PARIS

Fruit laxatif rafraîchissant
contre
CONSTIPATION
Hémorroïdes, Bile, Embarras
gastrique et intestinal, migraine
en provenant

TAMAR INDIEN GRILLON

Vente en Gros : 33, rue des Archives, Paris
Détail dans toutes les Pharmacies

BRULEUR "GUASCO"
Assainit
Désinfecte
PLUS DE MICROBES
PLUS DE CONTAGION
PLUS DE FUMÉE DE TABAC
PLUS D'ODEURS MAUV. ISÉS
PLUS DE COUSINS
PLUS DE MITES
PHIX franco : 8 FR. — ALCOOL SPÉCIAL : 2'25.
DUQUESNE & PEGAT, 16, Rue de la Sorbonne, Paris.

CARBURE de CALCIUM BERTOLUS, Jogr. Electricien
ACETYLENE ST-ÉTIENNE
Envoi franco de la Notice-Album n° 1.

LA SEMAINE COMIQUE, par Henriot.



— Je vous donne 150 francs si vous me trouvez dans le pays un parent, même éloigné, de M. Loubet qui ait fait de mauvaises affaires.

— J'espère, mais, cette fois-ci, ça ira mieux que sur les cuivres...
— Sur quoi donc ?
— J'accapare le nougat de Montélimar. M. Loubet va le remettre à la mode.

— Œufs Béchamel... Sole au gratin... Poulet demi-deuil...
— Oui, poulet demi-deuil... Cela me paraît plus convenable encore pendant quelques jours.

— Vous êtes alcoolique, hein ?
— Je vois ça à votre air abruti.
— Alcoolique ? moi ? Vous vous trompez, Monsieur le major... c'était mon père.

Les omnibus s'arrêtant sur les boulevards tous en même temps, les piétons sont autorisés à les franchir pour aller à leurs affaires.

60 ANNÉES DE SUCCÈS
GRANDS PRIX : Expositions Universelles, Lyon 1894 — Bordeaux 1895
HORS CONCOURS (MEMBRE DU JURY) : Expo. ROUEN 1896 — BRUXELLES 1897.

ALCOOL de MENTHE de **RICQLÈS**
LE SEUL VÉRITABLE ALCOOL DE MENTHE

CALME instantanément la SOIF et ASSAINIT L'EAU, DISSIPE les maux de cœur, de tête, d'estomac, les indigestions, la dysenterie, la cholérine.
PRÉSERVATIF contre les ÉPIDÉMIES
EAU de TOILETTE et DENTIFRICE EXQUIS
Exiger le nom : DE RICQLÈS

LES CÉLÈBRES VERRES
ISOMÉTROPE
67, rue de la Harpe — Seul Dépôt à Paris :
Fischer, 19, Av. de l'Opéra.

GRAND CHIEN MODÈLE
Maison AARON
19, rue de Bois, LEVALLOIS-PERRET
VENTE DE CHIENS
De toutes races
Fournisseur des Cours de RUSSIE, d'ESPAGNE, PORTUGAL, etc.

PRENEZ GARDE, Madame
vous commencez à grossir, et grossir, c'est vieillir. Prenez donc tous les jours deux dragées de **THYROIDINE BOUTY**, et votre taille restera ou redeviendra à sa suite. — Le flacon de 50 dragées est expédié franco par le LABORATOIRE, 1, Rue de Châteaudun, Paris, c^{te} mandat-poste de 10 fr. TRAITEMENT INOFFENSIF et ABSOLUMENT CERTAIN. Avoir soin de bien spécifier : Thyroïdine Bouty.

VEILLEUSES Françaises
FABRIQUE A LA GARE
JEUNET Fils, S^e
Toutes nos boîtes portent en timbres secs
JEUNET, inventeur
EN VENTE PARTOUT

EAU FIGARO SEULE TEINTURE INOFFENSIVE
EN TOUTES NUANCES
Dépôt : 55, Rue de Rivoli, Paris. (V. l'essai : 1'50).

GRUBER & C^{ie} BRASSERIES à STRASBOURG et MELUN
Maison à PARIS, 82-84, boul. Voltaire
Bière en Fûts, Bout, 1/2 Bout. Livraison à domicile

SUCRE EDULCOR
Diabète
Le seul recommandé par les autorités médicales. Remplace le sucre ordinaire sans inconvénient.
PH^{ie} de la CROIX DE GENEVE, 142, Boul^g St-Germain, Paris.

Manuel de statistique des chemins de fer français, par M. Germain DELENE-GUY, inspecteur général honoraire des services commerciaux du chemin de fer du Nord, 3^e année, Exercice 1897.
D'un format commode et d'un prix modique ce petit livre, qui contient de précieux renseignements sur l'exploitation des chemins de fer, mérite d'être répandu dans les écoles primaires supérieures, les écoles de commerce, les instituts industriels et le personnel des voies ferrées. Elle peut être également fort utile à consulter par les commerçants, les ingénieurs, les publicistes et toutes les personnes qui s'intéressent aux questions de transport. Librairie Chaix, 20, rue Bergère, Paris. Prix cartonné : 1 franc.

MALADIES de POITRINE
GUÉRISON prompte et certaine par les
Sirops d'Hypophosphite de Soude ou de Chaux
de D^r CHURCHILL
Nombreuses attestations médicales
PHIX. 4 fr. LE FLACON, franco.
Pharmacie SWANN, 12, Rue Castiglione, PARIS

MIGRAININE
J. PAQUIGNON
REMÈDE SOUVERAIN
et unique pour la guérison
instantanée des MIGRAINES
Ph^{ie} Normale, 19, rue Drouot, Paris et Ph^{ie}, Boîte 3.50.

SANTÉ et FRAICHEUR
par l'usage pour la TOILETTE de
PHÉNOL-BOBÈUF
1 à 2 cuillères par litre d'eau
60 ANS de SUCCÈS. RECOMP. MONTYON
Médaille d'Honneur. — Partout 1'50

Les **"STELLA"**
La Collection la plus complète de PHOTO-JUMELLES en toutes grandeurs,
8 x 12, 8 x 10, 9. Stéréoscopes 8 x 16, 4 1/2 x 6
H. ROUSSEL, Opticien Fab^l
10, Rue Villehardouin PARIS

24^e ANNÉE
Renseignements
toutes Valeurs
1^{er} par AN
Publication
de
tous les Tirages
LA BOURSE POUR TOUS
JOURNAL FINANCIER HEBDOMADAIRE
27, Boulevard Poissonnière, Paris.

SOMATOSE
TUBERCULOSE
ANÉMIE, CHLOROSE, AMAIGRISSEMENT, DÉBILITÉ GÉNÉRALE, INAPPÉTENCE, etc.
(Enfants Vieillardes, Adultes). — TOUTES PHARMACIES.

ENTRÉPÔT GÉNÉRAL
RHUM NEGRITA

FARINE LACTÉE NESTLÉ



ALIMENT COMPLET POUR LES ENFANTS

MAISON M. NESTLÉ - A. CHRISTEN
16 Rue du Parc-Royal, PARIS
Distributeur dans toutes les Pharmacies et grandes Epiceries.

LE MEILLEUR, LE PLUS VITE
LE TRICYCLE « CRÉANCHE »
FABRIQUÉ PAR
PH. MAROT, GARDON & C^{IE}

LA REINE DES VOITURETTES
La plus pratique, la plus élégante
La Voiturette MAROT-GARDON
Moteur de 3 chevaux effectifs

PH. MAROT, GARDON & C^{IE}
33, rue Brunel, 33 — PARIS

64 Rue Lafayette
& 15 Rue Cadet
Paris

PIANOS

VENTE
À CRÉDIT

FRANTZ

DE **PIANOS**
ÉRARD, PLEYEL choisis par le client dans
la Maison même, SANS AUGMENTATION DU PRIX NET.



Ordonnance du Corps Medical
TRAITEMENT le plus efficace de
L'ASTHME
par la Poudre du D^{CLÉRY}, de MARSEILLE
Envoi gratis d'une boîte d'essai.



Cacao van Houten

Le meilleur des Chocolats liquides

EXQUIS, RAPIDE, PUR, SOLUBLE, DIGESTIBLE

Une cuillerée à café suffit pour préparer une tasse d'excellent CHOCOLAT à l'eau ou au lait.
BIEN EXIGER le NOM et la MARQUE.



Fluide Iatif

Préparation la plus ancienne et la plus appréciée pour adoucir la Peau et embellir le Teint.
Très efficace contre le froid, le hâle de la mer et généralement toutes irritations de l'épiderme.

POUDRE, CRÈME et SAVON IATIFS
Parfumerie JONES
23, B^{des} Capucines, PARIS.



L'ECONOMIE PAR LA QUALITÉ

F. PINET

44, Rue de Paradis, 44, PARIS



CHAUSSURES DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

Se trouvent dans les principales maisons de toutes les villes.

Envoi Franco du Catalogue

SULFURINE BAIN SULFUREUX SANS ODEUR
Hygienique, Fortifiant, Antirhumatismal



Souplesse et Beauté de la Peau

Le bain de Sulfurine peut être pris avec ou sans baignoire
à domicile. — Prix : 1 fr. 25

Ph^{LANGLEBERT} 55, r. des Petits Champs, Paris et 100, Place

CASCADES DE REICHENBACH
DANS LA VALLEE HASLI
Station de la ligne de Brünig Meiringen

CHEMIN DE FER FUNICULAIRE
Jusqu'à la Cascade supérieure

Sera ouvert le 15 Mai

Tous les soirs illumination des cascades et de la vallée par un immense réflecteur de la force de 61,466,666 bougies.

GRAND HOTEL DES ALPES DE 1^{er} ORDRE
Superbe situation, jouissant d'une vue magnifique.
Restaurant.

HOTEL PENSION REICHENBACH
Convenant pour de longs séjours. Prix de pension modérés.
Télégraphe. — Téléphone. — Omnibus à chaque train.

125 Ans de Succès

EAU DE BOTOT



17, Rue de la Paix
PARIS

DENTIFRICES BOTOT
EN VENTE PARTOUT

- MAISONS RECOMMANDÉES**
- AMEUBLEMENT D'ART. ROSSI** 21, rue de Valenciennes, Paris
 - APOZÈME DE SANTÉ** 2 fr. 65. Ph^{LEMAIRE} 14, rue de Grammont, Paris. Guérit la CONSTIPATION la plus rebelle
 - BAPTEMES** BOITES JACQUIN FRÈRES 28, Boulevard des Capucines, Paris
 - BAZAR D'ÉLECTRICITÉ** 21, bd. Haussmann. Appareils électriques en tous genres. Cat. fr.
 - BILLARDS FRANÇAIS AMÉRICAINS** 2, rue de Valenciennes, Paris
 - BILLARDS FRANÇAIS AMÉRICAINS** 10, rue de Valenciennes, Paris
 - CALFEUTRAGE** MESNARD Bourrelets chenille laine, 154, boulevard St-Germain
 - CHATEL-GUYON** CONSTIPATION, OMBRE D'OPHÉLIE, etc.
 - COMPTOIR PHOTOGRAPHIQUE TUGOT** 5, rue de Valenciennes, Paris
 - DEUIL** A ST-ROCH, 197, r. St-Honoré. Deuil complet et soigné en 12 h. Prix modérés
 - FRAENKEL** 28, Rue de Quatre-Septembre; 28, Boulevard Pétionnière; Costumes Cyclistes / 50, Avenue de la Grande-Vierge
 - HERNIES** guéries sans souffrance par les bandages en caoutchouc **DHAÏER et FILS**, 41, rue de Rivoli — Catalogue franco — Téléphone
 - IRIS** DE FILS VÉRITABLE, 21, rue des Lombards. Transférés : 29, rue Saint-Denis
 - L. P. CORSETS A LA COURONNE** L. P. LAURÉNOL. Le Meilleur DESINFECTANT
 - OFFICE CENTRAL de PHOTOGRAPHIE** PARIS, 10, rue de Valenciennes
 - PHOTO-OPERA** APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES 6, boulevard des Capucines
 - THÉS** C^{ANGLAISE}, place Vendôme, 23. Maison fondée en 1823. Demander le Catalogue
 - A LA VILLE DE BOMBAY** POUR LES BOUTONS DE CONFECTIONS EN MOULIN À LA MANIÈRE DE PARIS

MANUFACTURE SPECIALE
D'APPAREILS & ACCESSOIRES
POUR LA PHOTOGRAPHIE
de Stéréoscopes et Monocles

H. MACKENSTEIN
15, rue des Carmes, 15, PARIS

FOURNITURE GÉNÉRALE

Envoi du Catalogue sur demande.

Gouttes de Véritable **FER BRAVAIS** Tonique et Reconstituant

L'emploi des Gouttes concentrées de Véritable **FER BRAVAIS**, sans odeur ni saveur, est recommandé par tous les Médecins aux personnes atteintes par les Privations, l'Age, la Maladie, le Surmenage. Il procure rapidement Force, Vigueur, Santé et Beauté. — Flacon : 5 fr.; 1/2 Flacon : 3 fr. 50. Se méfier des Contrefaçons et Imitations. Le **FER BRAVAIS** ne se vend ni en Vin ni en Elixir. PHARMACIE CENTRALE DU NORD (la plus vaste de Paris, 132 et 134, RUE LAFAYETTE) et dans toutes les Pharmacies.

NOUVELLE JUMELLE LONGUE-VUE
DITE
TRIÈDRE-BINOCCLE



Les Trièdres-Binocles dépassent d'une façon extraordinaire les instruments en usage jusqu'à ce jour, tels que jumelles, jumelles longues-vues, etc. Avec un même champ, ils donnent un grossissement de 8 à 10 fois et, d'autre part, avec un même grossissement, fournissent un champ 8 à 10 fois plus grand, tout en conservant une remarquable netteté.

Le Trièdre-Binocle est, en principe, une longue-vue de Kepler, avec des prismes redressant l'image; il sert aussi bien au théâtre qu'en voyage et est appelé à rendre d'immenses services à l'armée, à la marine, aux explorateurs, à la chasse, aux courses et aux régates.

Les Trièdres-Binocles sont fournis par toutes les bonnes maisons d'optique.

GROSSISSEMENT : 3 fois, 157 fr.; — 6 fois, 188 fr.; — 9 fois, 219 fr.; — 12 fois, 250 fr.

1/2 GRANDBUR NATURELLE

FABRIQUE DE LONGUES-VUES & OBJECTIFS PHOTOGRAPHIQUES
Catalogues et notices franco sur demande.

C. P. GOERZ

BERLIN
Friedenau, 4, 16, Rheinstrasse
NEW-YORK
52, East Union Square

PARIS
22, Rue de l'Entrepôt
LONDRES
Ross, 111, New Bond str.

CHEMINS DE FER, CYCLES
DYNAMOS, MOTEURS ROTATIFS

DECAUVILLE

ADMINISTRATION : PARIS
13, Boulevard Malesherbes
Usine à Petit-Bourg (Seine-et-Oise)

SILENCE!
Le pays est en deuil. Laissons là nos pipeaux;
Au chevet du grand mort, Français, faites silence!
Le chaos va finir; l'apaisement commence;
Demain nous reprendrons l'éloge du Congo.
Léon Dormeuil au savonnier Victor Vaissier.



ASTHME et Catarrhe de la Voix Cigarettes **ESPIC**
Boîte 2 fr. — Poudre

*Monsieur Paul Sormani prie
Madame et Monsieur
de lui faire l'honneur de visiter ses nouveaux
Magasins, 10, Rue Charlot à Paris*

*Exposition de Coiffure
Cadeaux & Ensembles de Mariage
Lacs & Crouses de Voyage
Meubles & Bronzes de Style*



PARFUMERIE LUBIN
11, Rue Royale, Paris.

CHAPFAU LEON INVENTEUR du **CHAPEAU LIEGE** ANTI-NEURALGIQUE. 35 GR^{ms}. — PARIS. VICHY. NICE. MONTE-CARLO. **LEON**, 21, Rue Daumesnil, PARIS.

PIANOS A. BORD
14, Boulevard Poissonnière, PARIS

FABRICATION ANNUELLE: 3.000 PIANOS
Pianos fabriqués à ce jour: 95.000
GRAND CHOIX DE PIANOS NEUFS & D'OCCASION
FACILITES DE PAIEMENT. — CATALOGUE FRANCO.

MANUFACTURE
De Flanelle végétale et Ouate de Lin
CONTRE LES
RHUMATISMES
SCHMIDT-VERRIER
CHAUSSÉE-D'ANTIN, 13 - PARIS

PNEUMATIQUE
Michelin
CLERMONT-FERRAND
Le Père des Démontables.

Les Meilleures Machines à coudre américaines
DAVIS
Machines ELIAS HOWE, 48, B^{is} Sébastopol, Paris.
Entrepôt central: 101, rue Quincampoix, Paris. Catalogue Fr.

PRESSER
POUR IMPRIMER SOI-MÊME
Ecriture, Plans, Dessins
48 ANNÉES DE SUCCÈS
Demandez Spécimens et Prix
RAGUENEAU, 11, R. des TOURNELLES, PARIS

DIABÈTE guéri radicalement par la
MIXTURE ANTI-DIABÉTIQUE MARTIN
Avec cette mixture, point de régime à suivre;
le malade boit et mange ce qui lui plaît.
Brochure explicative gratis et franco sur demande à
M. O. MARTIN, Pharmacien de 1^{re} Classe, à Sarlat (Dordogne).

MIXTURE BROUX
Ne Teignez pas vos CHEVEUX
Sans consulter la Maison BROUX
Séchage instantané par le
PEIGNE MAGIQUE
BREVETÉ
10, rue St-Florentin, PARIS

EAU DE COLOGNE
D'ATKINSON
Absolument la Meilleure fabriquée.
PLUS ODORIFÉRANTE, PLUS DURABLE
ET BEAUCOUP PLUS RAFRAÎCHISSANTE
QUE TOUTES AUTRES.
Se Servir de celle d'ATKINSON seulement.
Chez CH. FAY, 9, Rue de la Paix et tous Parfumeurs.
J. & E. ATKINSON, Limited, 24, Old Bond Street, LONDRES.
Inventeurs du célèbre Parfum "WHITE ROSE"
"Un Parfum Exquis": S. A. R. la Duchesse d'York.
BUREAU d'ÉCHANTILLONS pour le GROS: 17, Rue d'Enghien.

JAMBONS COLEMAN
MARQUE "GENUINE"
4 MÉDAILLES D'OR
2 DIPLOMES D'HONNEUR
EXIGER LA MARQUE "GENUINE"

UN HASARD PROVIDENTIEL
vient de faire découvrir, dans un vieux couvent de Jérusalem, un manuscrit renfermant les Recettes de ces merveilleux Remèdes des Templiers, ayant obtenu jadis ces guérisons presque miraculeuses (dans les Maladies de Poitrine, de l'Estomac, de la Vessie, du Cœur, de la Peau, la Goutte, les Rhumatismes l'Anémie, la Chlorose, etc., etc.) qui font encore l'étonnement des savants de ce siècle. Ni poisons, ni produits nuisibles n'entrent dans la composition de ces remèdes, si simples qu'ils permettent à chacun d'être son propre médecin et celui de sa famille.

M. MALAPERT, à Maiche (Doubs), dépositaire de ce précieux manuscrit, prenant pour sienne la devise de ces moines médecins, offre la brochure explicative à toute personne qui joint à sa demande, 0 fr. 45 c. en timbres-postes.

L'ART D'ÊTRE BELLE par la METHODE AMERICAINE
Traitement raisonné des
soins du visage, effaçant de suite **Rides, Taches, Points noirs**, etc. M^{lle} MALLÉ, 81, Rue du Bac, de 1 à 5 h.
et Correspondance. Diplôme de la Société de Médecine de France.

SOULAGENT
INSTANTANEMENT
ASTHME, SIFFLEMENTS,
QUINTES DE TOUX
PLUS DE NUITS AGITÉES
3^o l'Étui de 15. Ph^o BÉRAL,
14, Rue de la Paix, Paris
Expédition franco sur demande.



PRÉPARATION HYGIÉNIQUE
CÉLÈBRE PAR SES QUALITÉS
Antiseptiques et Aromatiques
EN VENTE PARTOUT

LE VÉRASCOPE
BREVETÉ EN TOUS PAYS
ou Jumelle stéréoscopique
MERVEILLE PHOTOGRAPHIQUE
inventé et construit par
JULES RICHARD
ingén^{er}-const^{able}
Fondateur et Succ^{esseur} de la
Maison RICHARD Frères
8, Impasse l'essart - PARIS -
Prix: 175 fr. — Envoi franco de la Notice illustrée

Vin de Vial
ALIMENT PHYSIOLOGIQUE COMPLET
Le rôle thérapeutique du Vin de Vial est d'assurer la nutrition pendant la maladie et le rapide relèvement des forces dans la convalescence; pour les anémiques, les adolescents et les vieillards, c'est l'Aliment rénovateur par excellence.

C^{ie} Coloniale
CHOCOLATS
DE
QUALITÉ SUPÉRIEURE
THÉ QUALITÉ UNIQUE (QUALITÉ SUPÉRIEURE)
Composée exclusivement des meilleures sortes de Thés noirs de Chine
La Boîte de 300 gr... 6 fr. — La Boîte de 150 gr... 3 fr.
Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris
DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERCANTS

CHOCOLAT

SUCHARD
LE GOUTER, C'EST L'ADOPTER
ENTREPOT GÉNÉRAL
Paris, 41, rue des Francs-Bourgeois
LOUIS SOURY
FABRICANT BIJOUTIER, JOAILLIER, ORFÈVRE, HORLOGER
2, Place de la Madeleine. — Téléphone: 39, Rue de Provence.

AFFECTIONS DES BRONCHES

SIROP et PATE de PIERRE LAMOUREUX
Entrepôt Général: 45, Rue Vauvilliers, PARIS (près l'Église Saint-Eustache). — Dépôt dans toutes les Pharmacies.

AFFECTIONS DE LA GORGE

Ce numéro est accompagné d'un supplément musical et d'une gravure de double page hors texte.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes.

SAMEDI 4 MARS 1899

57^e Année. — N° 2923

MANIFESTATION DE MM. DÉROULÈDE ET MARCEL HABERT



La rentrée du général Roget à la caserne de Reuilly. — (Voir l'article, page 148.)

COURRIER DE PARIS

La transmission des pouvoirs d'un président de la République à un autre président de la République s'est faite avec une aisance qui a surpris l'étranger et charmé les Français. A vrai dire, éclairés par de nombreux précédents, — n'avons-nous pas traversé les mêmes « angoisses » six fois depuis 1870? — nous envisagions les événements avec une certaine philosophie exclusive d'émotion violente.

Tel Dupuis dans la *Périchole*, je crois, venant de perdre sa cinquième femme, chantait :

Ah! c'est un coup rude,
Rude à recevoir!
Malgré l'habitude
Qu'on en peut avoir.

et, les yeux noyés de larmes, s'élançait vers un sixième hyménée.

Ne quittons pas encore l'opérette; c'est d'elle que relève avec évidence certains épisodes qui ont égayé une situation dont nous ne méconnaissons d'ailleurs pas la gravité. Le danger passé, n'est-il pas permis d'en rire?

Je n'insisterai pas sur le jeu de tournebrite auquel on a vainement convié des soldats français; nous craignons d'offenser l'officier qui les commandait en louant trop haut la correction patriotique de son attitude. Nous n'en sommes pas, Dieu merci, dans notre maladie politique, à la période du prononciamento.

Pendant ce temps-là, des chevaux de guerre piaffaient d'impatience dans les écuries de certaines demeures princières de Bruxelles. « A cheval, Messieurs! » Toutes réflexions faites, on a dessellé les nobles bêtes, surprises autant que charmées de la ration supplémentaire d'avoine que leur valait cette ébauche d'aventure.

Que s'était-il donc passé? Rien. La police veillait. Les deux polices, je devrais dire, car il y en a deux, autant que de princes rivaux et, comme dans *Lucrèce Borgia*, ces polices en fussent venues aux mains au moment précis où les maîtres auraient fait mine d'enfourcher leurs destriers.

Un tournoi de Français sur terrain belge, on eût trop ri de l'autre côté de la frontière; cette perspective a suffi pour désarmer les chevaliers.

Je vois dans cet incident historique une importante contribution, pour parler comme à l'Académie des sciences, aux annales de Tricoche et Cacolet, les extraordinaires policiers qui nous ont tant fait rire au Palais-Royal. Quant à l'abstention des prétendants, il est permis de supposer qu'elle a été dictée par des raisons de patriotisme sincère qui ne prêtent pas à rire.

Un joli mot de femme, entendu aux obsèques présidentielles.

Le cortège défile parmi les fleurs et les musiques, sous un ciel de printemps, dans le brouhaha presque joyeux d'une cohue populaire dont la splendeur du spectacle « amuse », hélas! sa curiosité plutôt qu'elle n'excite son émotion.

A une fenêtre du ministère de la marine, quel'un a hasardé cette remarque :

— C'est inouï; on dirait une fête...

— Oui, répond la femme d'un amiral connu : un Quatorze-Juillet en mineur...

La mort du président Faure a mis à la mode une nouvelle maladie. Il n'est plus aujourd'hui un seul homme du monde qui ne veuille être atteint d'artério-sclérose. Les médecins que le déclin de l'influenza et l'éclipse de l'appendicite plongeait dans le marasme, se frottaient joyeusement les mains. Ils en ont pour un bon bout de temps à interroger les artères de leurs clients; l'ossification des vaisseaux sanguins ne se fait pas et surtout ne se défait pas en un jour, si tant est qu'elle se défasse. Je vois s'ouvrir une ère de prospérité pour les eaux minérales « désossifiantes »; on ne les connaît pas encore; mais, soyez tranquilles, elles ne tarderont pas à sourdre du sol fécond de la réclame. Pour le moment, nous n'en sommes qu'à la période du diagnostic. La politesse entre gens *smart* veut qu'en s'abordant on se tâte le pouls en manière de salutation.

— Comment le trouvez-vous?

— « Il est duruscule, pour ne pas dire dur... et même un peu capricant! »

O Molière! cette phrase est de toi; tu la connais-

sais, l'artério-sclérose, et même tu en es mort sans l'en douter!

Les chroniqueurs mondains sont fort perplexes. « Quelle femme est M^{me} Loubet? Quelles habitudes et quels goûts la femme du nouveau chef de l'Etat va-t-elle introduire à l'Élysée? »

Et cela, évidemment, on ne le sait pas encore. Mais ce qu'on sait déjà, et de source sûre, c'est que la première pensée de M^{me} Loubet, en apprenant de quelles manifestations la nouvelle de l'élection présidentielle avait été l'occasion à Versailles et dans Paris, fut que son mari avait le devoir, « quoi qu'il dût arriver » de suivre à pied le cercueil de son prédécesseur, et « jusqu'au bout ». Ce furent les premières paroles que recueillirent ses intimes, et cela n'est déjà pas d'une âme banale.

Ce qu'on sait encore, c'est que M^{me} Loubet est une femme modeste, que la perspective de s'installer à l'Élysée n'a pas réjoui un instant. Et cela, on l'a appris d'une façon touchante.

C'était au jardin du Luxembourg, le surlendemain de l'élection. Le petit garçon du président, — un gentil petit bambin de six ans, — jouait en compagnie d'une institutrice, quand survint un ami personnel de M. Loubet. Il aborde l'enfant, et lui dit en riant : « Sais-tu que ton papa est président de la République? »

A ces mots, le gamin éclate en sanglots. On le calme, on l'embrasse, on lui demande pourquoi il pleure.

— C'est que, dit le petit en s'essuyant les yeux, maman pleure aussi chaque fois qu'on lui parle de ça.

Le personnage à qui ce mot charmant fut dit est un député de la Seine très connu; et c'est de lui-même que nous tenons l'anecdote.

Il y a des morts malchanceux. Survenant en plein deuil national et en pleine effervescence politique, le trépas, d'ailleurs, peu sensationnel, de M. Henri de Lacretelle, devait passer presque inaperçu. Un oublié, il est vrai, avant d'être un disparu, ce bon octogénaire, romancier, poète, auteur dramatique d'un autre âge, et connu surtout jadis comme ami de Lamartine. Depuis 1871 jusqu'à l'an dernier, il avait représenté Mâcon à la Chambre des députés, dont il était devenu le doyen. Mais, en cette qualité, il ne se risqua point à présider les séances de rentrée. Le doux vieillard avait la vue si basse qu'il aurait pris le verre d'eau pour la sonnette, et confondu M. Clovis Hugues avec M. Paul de Cassagnac. Un de nos législateurs les moins bruyants, il fut en revanche un des plus assidus, et durant vingt-sept ans, on vit sa longue silhouette falote errer dans l'hémicycle. L'autre jour, au Congrès de Versailles, elle manquait dans le défilé des ombres.

Du temps que j'étais écolier, une parente m'emmena en visite chez une vénérable dame qui tenait un pensionnat de jeunes filles du côté de Bercy. Et je me souviens encore de mon étonnement naïf quand on m'apprit que cette maîtresse de pension, d'aspect si simple, était une femme d'élite, entretenant commerce d'amitié avec Michelet et bien d'autres sommités de la littérature et de la politique, prisant fort sa haute intelligence et son esprit libéral. Son fils, M. Louis Thiébaud, qui avait hérité de ces précieuses relations, vient de mourir, après plus de quarante ans de services, chef retraité du secrétariat de la direction du chemin de fer d'Orléans. Honorable carrière administrative, direz-vous, mais plutôt bien remplie que glorieuse...

Pourtant, en 1871, sous la Commune, sans l'intervention personnelle de ce fonctionnaire dévoué, M. Solacroup, alors directeur de la Compagnie, aurait été arrêté; la caisse serait tombée au pouvoir des fédérés; les agents de la gare et les employés des bureaux auraient été incorporés de force dans les bataillons du XIII^e arrondissement.

N'est-ce pas justice de révéler ces « détails » au public et de les rappeler à des mémoires si paresseuses qu'on a laissé partir le brave M. Thiébaud sans lui donner la croix, — ni même, peut-être, les palmes académiques?

Il va y avoir une belle place de secrétaire à prendre si M^{me} Couesdon se marie, comme on l'a annoncé. L'ange Gabriel ne veut pas entendre parler de partage; on est toute à lui ou pas du tout.

Comme par le passé
Reste à moi lancée
Ou sinon mes pensées
Ailleurs seront versées.

Ces paroles prophétiques tombées dans l'oreille de M^{me} Couesdon la feront-elles revenir sur sa détermination? J'en doute : Amour, quand tu nous tiens... Mais le triomphe de ce petit dieu du paganisme, quel scandale!

Pour servir à l'histoire anecdotique de nos mœurs en l'an de grâce 1899.

« Le prochain dîner de... aura lieu le... au restaurant M... Nous espérons que vous y viendrez resserrer par votre présence les liens de bonne confraternité qui unissent entre eux tous les membres de la Société. »

« Le Comité a décidé d'assister tout entier à ce dîner, heureux de fêter ainsi la réception d'un de ses membres à l'Académie française. »

La lecture de cette circulaire me causa quelque perplexité. Je fréquente peu ces agapes mensuelles; en général, on y mange mal et on s'y ennue ferme en compagnie d'indifférents dont les uns restent muets comme des carpes, et les autres vous importunent de leurs questions indiscrettes et de leurs petites confidences intéressées. Mais le cas était vraiment exceptionnel. Entendre le *speech* que le très spirituel écrivain *IMÉ* ne manquerait pas de prononcer en réponse aux toasts de félicitations, — régal rare et délicat! Et puis, l'avouerais-je? en ces temps de discorde, contribuer si peu que ce fût à resserrer par ma présence les liens d'une confraternité quelconque, m'apparut comme un de ces devoirs civiques auquel un bon Français ne saurait se soustraire.

Animé de cette conviction ingénue, j'allai donc au restaurant M... Nombreuse chambre... Seulement, pas un des trois collègues en immortalité que le nouvel académicien compte dans la Société. En un touchant accord de la dernière heure, ces messieurs invoquaient l'excuse commode de la grippe. Sans doute, ils avaient voulu laisser généreusement à leur jeune ami tout le bénéfice des hommages à recevoir et resserrer encore davantage les liens confraternelles par... leur absence.

Au dessert, L... lut à la bonne franquette l'allocution charmante qu'on attendait de lui. Il y traitait en termes exquis de la fraternité littéraire... Seulement, pendant qu'il parlait, ceux qui ne comprenaient pas ou qui entendaient mal, eurent le bon goût d'imiter la tenue lâchée et les grognements discourtois des gamins hors d'âge du Palais-Bourbon.

Après les discours, un vieux *revuiste* chanta sur l'air de *Cadet Roussel* des couplets composés pour la circonstance. Bien intentionné, en invitant les assistants à reprendre le refrain en chœur, il s'était flatté de l'espoir de mettre tout le monde d'accord.

Les cœurs sont bien près de s'entendre.
Quand les voix ont fraternisé.

... Seulement, des confrères peu indulgents le châtèrent si brutalement qu'il fut obligé de rengainer son inoffensive chanson.

Alors, un monsieur de haute taille se dresse soudain comme un diable à ressort surgissant d'une boîte, et, dans une véhémence apostrophe à la Déroulède, prêcha la concorde et l'apaisement... Seulement, son organe était si tonitruant, son œil chargé de tels éclairs, son geste si menaçant, que les convives prenant peur (il y avait des dames), se hâtèrent de quitter la table pour se diriger vers une salle voisine où le café était servi. Là, dans les petits groupes sympathiques, les idées d'apaisement, de concorde, de confraternité, de solidarité, continuèrent à s'affirmer sous la forme de la médianse réciproque...

A dix heures, la fête de famille « ballait son plein », quand je me retirai, honteux et confus, jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus.

Z... littérateur habile, à qui ses amis mêmes reconnaissent plus d'ambition que de génie, a réussi à se faire donner la croix très récemment, mais cela ne lui suffisait pas et il a voulu ajouter à sa « brochette » les palmes académiques, qui lui manquaient. Il les a depuis dimanché.

On parle au cercle de cette nomination, et quel-qu'un dit :

— Mais il avait le ruban rouge?

Alors, le bon confrère L... d'une voix douce :

— C'est peut-être une rectification.

SAKIB

La carabine en travers sur l'arçon de la selle, le corps penché en avant, les spahis s'avancent silencieux au pas allongé de leurs vifs chevaux du Moïse, et un à un la longue file des pelotons s'égrène sur l'étroit sentier à peine indiqué sur le sable par la dernière caravane. A travers le sombre rideau des mimosas aux feuilles menues, leurs grandes ombres s'allongent sous un clair de lune blafard, et seul le craquement de la branche épineuse qui s'accroche au casque fait un bruit sec dans le silence de la nuit.

Droit sur ses étriers malgré l'heure matinale et froide qui prédispose au sommeil, le lieutenant H. de Chenegy est en tête, fouillant l'ombre brumeuse où les taillis s'estompent. A quelques cents mètres, une dune barre la route, blanche et nue, à peine marquée par l'étroite bande du sentier, et son sommet se colore des premières lueurs du jour. Les chevaux allongent l'encolure, les jarrets raidis, le sable fin s'éboule sous leurs pieds, les croupes se ramassent et se détendent; en quelques bonds on est en haut.

« Halte! » Soldats rompus à la discipline, les spahis sont à terre en un clin d'œil, le bras passé dans la bride, pendant que les chevaux entiers, le cou tendu, fondent par habitude les maigres touffes sèches à leur portée; deux d'entre eux, haineux, se flairent, renaclent, puis avec un cri strident qui retentit lugubrement, se dressent; saisis aussitôt aux naseaux, le son est arrêté dans leur gorge, pendant que l'officier étouffe un juron inquiet. Pas un bruit ne doit révéler la présence de ces quarante-trois braves dans la plaine à perte de vue où chaque buisson cache peut-être une paire d'yeux ardents de guerrier targui.

Maintenant le soleil se lève dans toute la splendeur brutale d'une aurore africaine; au-dessus de la plaine marécageuse, encore enfouie dans une brume épaisse, les sommets isolés de dioubalès touffus se colorent d'une lumière indécise et humide; au loin, une colline se profile sur l'horizon éclairé, basse avec une ligne de palmiers qui forment un dôme miroitant soutenu par mille colonnes de feu. C'est l'heure propice aux surprises pour les farouches écumers du désert, l'aube matinale, complice célébrée dans les chants de guerre.

La jumelle aux yeux, le lieutenant explore la plaine qui lentement sort de l'ombre et se précise. Près de lui le sous-lieutenant de Lestour vient de mettre pied à terre; les deux officiers échangent un bonjour matinal et une vigoureuse poignée de mains, si banales et prodigués dans notre monde civilisé, d'une simplicité si touchante sur la perfide terre d'Afrique. Tous deux passent du regard une inspection rapide de leurs hommes. Le détachement fait partie d'une reconnaissance partie la nuit de Tombouctou à la rencontre du rezzou des Hoggars descendus, suivant une vieille habitude, de leurs sauvages plateaux de l'Adrar à la suite du marabout Abidin el Mocktar, pour piller et rançonner les riverains du Niger. Une compagnie de 35 tirailleurs a poussé jusqu'à Kaghà et campé sur une forte dune dominant le fleuve; le capitaine Aubé a envoyé à la découverte ses 45 spahis pour prendre le contact. La marche de nuit a été dure, une tornade d'une violence extrême a exténué hommes et chevaux remplissant les bas-fonds, plaquant la plaine de larges flaques d'eau qui scintillent au soleil levant.

— Nous allons pousser jusqu'à la ligne des dunes, mon cher ami, une demi-heure de marche encore; de là, c'est bien le diable si nous ne voyons rien.

« A cheval », commande de Chenegy.

Les deux pelotons reprennent la marche à travers la plaine couverte d'herbes jaunâtres et de liges de mil desséchées longeant le fleuve dont la nappe d'un vert trouble commence à miroiter dans la buée que troue et disperse la brise du matin; sur la rive opposée à une demi-portée de carabine sur la droite, des captifs de Touaregs, immobiles dans les longaus, regardent curieux; à 2 kilomètres à gauche, un épais rideau de mimosas sombres, où des massifs de palmiers nains ressortent en taches vert tendre, court le long des dunes qui barrent l'horizon en cercle et meurent sur le fleuve.

Tout à coup, les spahis de pointe dont les hautes silhouettes se détachent nettes sur le sable blanc rejoignent au galop et le brigadier Marsil

annonce qu'en avant un groupe important de Touaregs s'avancent défilés derrière la série de petites dunes que l'on aperçoit là-bas sous les palmiers verts. Arrêtant ses pelotons, le commandant part en avant, gagné à quelques cents mètres une légère éminence et fouille la brousse de sa jumelle; malgré une impassibilité feinte pour ne pas jeter le trouble chez les spahis qui l'accompagnent, ses yeux dénotent un étonnement inquiet.

— Amadou Bokar, va vite dire au lieutenant d'amener ici les deux pelotons, dit-il à un géant à la figure énergique et balafnée, qui porte deux galons de laine gagnés par dix blessures. Le brigadier part en enlevant son cheval des quatre fers.

Entre les massifs violemment éclairés, des silhouettes passent rapides et fugitives: cavaliers aux longues lances de fer courant de toute la vitesse de leurs chevaux nerveux, l'ample blouse de guinée bleue flottant au vent, pendant que des groupes nombreux de fantassins, s'avançant en éventail, piquent de taches noires les dunes de sable jaune d'or.

Derrière le lieutenant, les spahis ont mis pied à terre et appréhendent les carabines; les commandements secs se succèdent... Feu! la salve éclate, stridente, déchirant l'air, prolongée au loin sur le fleuve en roulements sonores et repercutée à la lisière des bois. Une effrayante clameur y répond; comme s'ils n'eussent attendu que ce signal, les Touaregs surgissent de toutes parts, brandissant leurs lances et bondissant en avant.

Le cercle est fermé et se resserre, les cris ont cessé, les Touaregs se glissent silencieux, un javelot prêt dans la main droite, deux autres dans la main gauche passée dans le bracelet de cuir de leur poignard à croix de bois cerclée de cuivre.

A cheval, immobiles, les spahis attendent avec un calme fataliste. D'un coup d'œil, le lieutenant a compris le danger; toute hésitation est funeste, chaque minute resserre le cercle des ennemis.

Dressé sur ses étriers de toute sa grande taille, le lieutenant élève et brandit son sabre; les pelotons se resserrent silencieux, puis tout à coup s'ébranlent avec un cri sauvage. En tête s'élançe le lieutenant de Lestour fougueux, devant ses hommes, grisé de vitesse, et comme un tourbillon ses spahis le suivent. Les cavaliers Touaregs pointent leurs longues lances de fer, tandis que les fantassins, plus souples que la panthère de leur désert, s'aplatissent laissant passer la charge au-dessus de leurs têtes, puis se redressant à demi lancent d'une main nerveuse et exerce leurs javelots barbelés, qui, plus rapides dans leur vol, vont frapper dans le dos l'ennemi à leur merci. En un clin d'œil le premier peloton est entouré, anéanti, jeté dans le fleuve où les blessés tombent, rougissant l'eau de flaques sanglantes. A leur tour les deux derniers pelotons s'engagent à 100 mètres de distance. Couché sur l'encolure, le sabre pointé en avant, le lieutenant de Chenegy les précède de toute la vitesse de son ardent cheval gris. Cette fois, enhardi par le succès et le petit nombre de leurs adversaires, les Touaregs marchent en avant. A trente pas les fantassins, bellats ou captifs, lancent leurs javelots tandis que les cavaliers, le bras ramené en arrière s'élançant à toute vitesse, puis arrêtant des quatre fers leur cheval que le terrible mors arabe ensanglante, lâchent leurs javelots de fer qui partent en vibrant. Sous cette pluie de traits qui s'abat sur eux, les trente braves avancent sans faiblir, jonchant le sol de victimes.

L'un des premiers, le lieutenant atteint de deux blessures chancelle; déjà deux cavaliers ennemis s'élançant pour le saisir, mais d'un coup terrible il se dégage, pendant que l'un d'eux s'affaisse, agitant en l'air un moignon sanglant coupé au ras du coude. Excitant ses hommes de la voix et du geste, le lieutenant se rejette dans la mêlée. Au milieu des cavaliers touaregs, un jeune chef galope un fusil à la main, son *litham* déchiré dans la fureur de la lutte découvre une figure hideuse de haine et de férocité; impatient, il se fraye un chemin vers l'officier renversant ses propres guerriers sous les pieds de son cheval. « Tu n'iras pas plus loin, chien maudit, vois, tu vas périr de tes propres armes. » Attiré par cette voix qui l'insulte, le lieutenant s'est retourné; il reconnaît Sakib, l'ame-noukal igouadaren qui fut son hôte et l'abrita sous sa tente: un traité fut rapporté signé de lui, plein de paroles mensongères de paix; le fusil qu'il brandit est un cadeau de Chenegy lui-même.

Sans répondre un mot, sans un insulte pour le traître, un sourire de mépris plissant ses lèvres fines de gentilhomme, le lieutenant enfonce ses

épérons dans le flanc de son cheval, qui hondit en se cabrant et d'un saut immense franchit deux rangs de fantassins. Le Targui à épaulé, le coup part arrachant le feutre du bidon de l'officier qui tient son ennemi à sa merci... pas encore! Derrière lui, un fantassin s'est relevé et, courbé en deux, lance son javelot barbelé; le fer s'enfonce dans le dolman traversant les flancs de part en part et s'arrête en vacillant. L'officier pousse un grand cri de rage et de douleur, chancelle et s'affaisse sur sa selle; les Touaregs étonnés s'arrêtent mais voyant leur ennemi blessé poussent une clameur de triomphe et redoublent leurs coups. Sakib bondit en avant impatient d'achever l'ennemi loyal qui l'avilit sous le mépris.

Mais le maréchal des logis de Lorran a entendu le dernier appel de son chef; avec deux cavaliers qu'il parvient à réunir, il se précipite vers le groupe hurlant au milieu duquel se débat le brigadier Amadou Bokar, qui couvre l'officier de son corps. Deux détonations retentissent et deux Touaregs s'abattent la poitrine percée; le revolver au poing, le maréchal des logis troue le mur vivant qui se disperse sous les balles des carabines intervenant enfin dans cette lutte disproportionnée.

Avec d'infinies précautions, les spahis remettent à cheval leur officier tout sanglant; l'un d'entre eux soutient à droite le blessé qui soulève à deux mains la lance qu'on ne peut arracher et qui lui déchire le ventre. Alors commence une horrible retraite. Onze spahis harassés, blessés, ont rallié le petit groupe et font le coup de feu; l'ennemi s'écarte devant leurs coups et n'ose massacrer ce funèbre cortège. Atteint d'un dernier trait, le cheval qui porte l'officier fait un écart et la lance se brise sur la selle du maréchal qui marche à ses côtés. « Vous me tuez, gémit le lieutenant », et il tombe à terre. « Je souffre trop, mon cher de Lorran, partez, je vous l'ordonne, sauvez les débris de l'escadron. » D'une voix faiblissante mais calme, l'officier donne ses ordres suprêmes, puis, après s'être recueilli, lentement il tire son revolver et se fait sauter la cervelle. Les spahis brûlent leurs cartouches avec rage et ne veulent pas quitter la place; de leur côté, les Touaregs qui, de loin, ont assisté au drame, s'arrêtent et comme la hyène leur compagne semblent attendre l'abandon d'une proie assurée. Sakib court devant leur ligne sombre et immobile et les excite de son fanatisme haineux; il leur montre le petit groupe des spahis, qui, allégés de leur lugubre fardeau, se retirent rapidement et en bon ordre et lui-même part à fond de train. Les cavaliers s'élançant à sa suite vers l'officier qui est étendu à terre, la lance qui le déchire droite dans les chairs; son cheval blessé le flaire en hennissant.

Alors, étonnés de tant d'audace, les Touaregs virent un spahi revenir au galop en arrière, saisir le cheval par la bride et l'entraîner. Vingt cavaliers fondent aussitôt sur ce téméraire héros qui les brave et se défend à coups de sabre; il a l'épaule fendue, les flancs tailladés, rien ne l'arrête, en un instant il a rejoint et les ennemis reculent devant les carabines qui les déciment. Les spahis pressent le pas, bientôt les derniers Touaregs s'égrènent dans les touffes de palmiers, la poursuite cesse; dix cavaliers ont échappé au poignard.

Autour du commandant mort, les Touaregs s'appellent à grands cris et, comme s'ils eussent encore craint même inanimé, le frappent à l'envi de leurs longues lances. Tout à coup, le cercle hurlant s'écarte et, les yeux brillant étrangement de haine satisfaite, Sakib s'avance et met pied à terre. « Fils de chienne couverte par un bouc, le voilà en ma puissance, mort par moi, insensé qui n'a pas deviné la haine dans mon regard et senti ma main trembler de colère dans la tienne. Les animaux vils mangeront ta chair, broieront tes os et les enfants riront du trophée que je leur rapporterai. » Tirant son poignard de la gaine de cuir ouvragé, Sakib brandit la lame courte et pesante et d'un seul coup tranche un des pieds nus de l'officier.

A ce moment, le soleil montant au zénith versait à flots ses rayons sur cette scène étrange, faisant scintiller les armes et jaillir mille feux de la masse sombre des guerriers.

La voix du chef s'éleva tout à coup. Sakib est à cheval et, tourné vers l'Orient, lève les bras au ciel; c'est l'heure du salam qui appelle les fidèles à la prière; les cris ont cessé et, dans un silence religieux, mille guerriers s'inclinent le front dans le sable brûlant.

RANAVALO III EN ALGÉRIE



L'ex-reine de Madagascar, Ranavalona, est arrivée mardi à Marseille à bord du *Yang-Tsé*, des Messageries maritimes.

Quelque temps après l'exécution de ses oncles, au mois de mars 1897, elle avait été déposée par le général Gallieni, et conduite en exil à la Réunion par le lieutenant-interprète M. Durand. « La route fut longue et dangereuse, disait-elle récemment à quelqu'un qui l'interrogeait sur ses impressions d'exil. J'appréhendais un soulèvement des populations hovas qui auraient massacré l'escorte et mon compagnon de route. Aussi je me suis sentie bien heureuse de me trouver à la Réunion au milieu d'une population calme. J'espère que ma nouvelle terre d'exil me sera hospitalière et que les intrigues que j'ai eu le tort d'écouter cesseront par suite de mon éloignement de mon pays natal. »

Voilà, certes, de bien beaux sentiments. Il est difficile d'apprécier à quel point ils sont sincères. Dans tous les cas, lorsqu'on voit cette femme, petite et maigre, insignifiante d'aspect, affublée d'une robe de couleur criarde, on a peine à croire qu'elle puisse avoir été l'âme d'une insurrection ou d'un complot quelconque.

On sait qu'elle va être internée près d'Alger, où le gouvernement français lui a alloué, avec une somme de 24.000 francs par an, une très belle villa. Elle emporte avec elle de nombreux bijoux, dont on évalue la valeur à douze ou treize millions. Sa tante, sa nièce, son secrétaire-interprète et une suite de sept personnes l'accompagnent en Algérie.

Ranavalona qui aurait, dit-on, préféré vivre à Paris avec ses 24.000 francs de pension, est née le 22 novembre 1862. Mariée une première fois à Ratriano, sous le nom de Razalindrahety, elle devint en 1883 l'épouse de Rainilaiarivony, son premier ministre, exilé lui aussi en Algérie, où il est mort l'année dernière.

LE « GYMNOTE »

Parmi les plans de bateaux sous-marins que nous avons publiés le 4 février dernier sous ce titre : *Les progrès de la navigation sous-marine*, figurait le premier modèle construit par M. Gustave Zédé, le hardi ingénieur, mort depuis, et aujourd'hui célèbre.

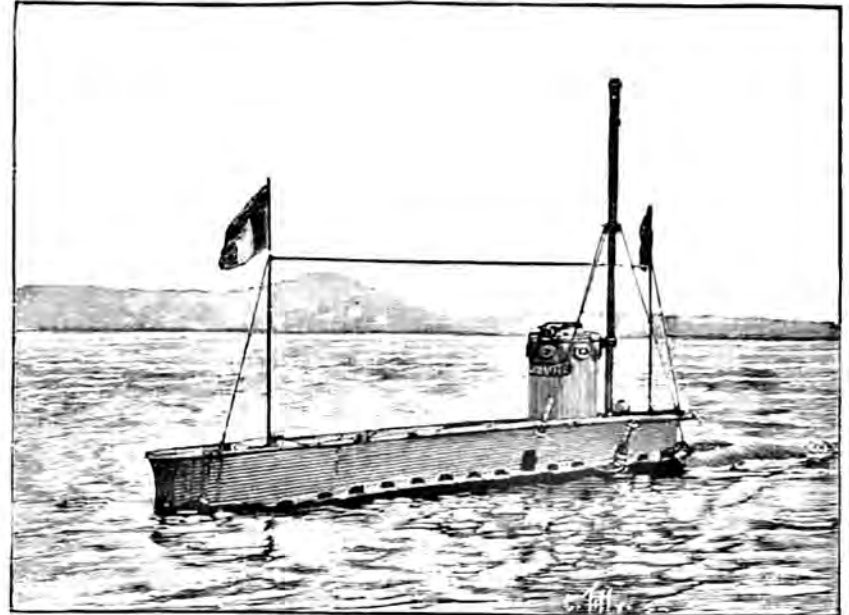
Le *Gustave-Zédé* n° 1 s'appelle le *Gymnote*. Construit en 1888, il est de quatre années plus vieux que le *Silure*, devenu à la mort de son auteur le *Gustave-Zédé*.

Le *Gymnote* ne mesure que 17 m. 30 de longueur et 1 m. 80 de diamètre. Son déplacement est de 30 tonneaux (le *Gustave-Zédé* en déplace 260). Il est mû par l'électricité et construit en acier.

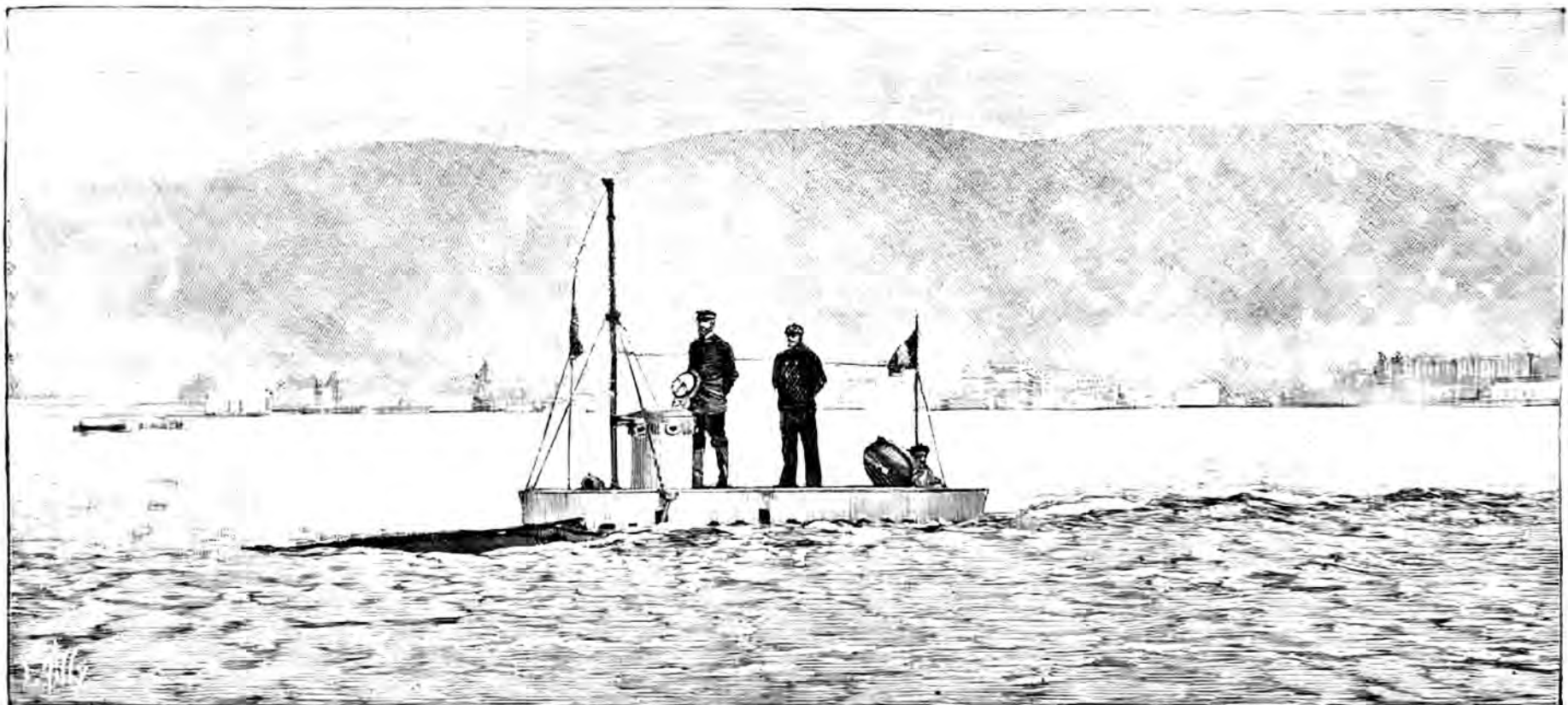
Ce petit torpilleur sous-marin a été l'objet, pendant ces derniers mois, de transformations importantes sur lesquelles le secret a été soigneusement gardé. Des expériences ont eu lieu récemment.

Les photographies que nous reproduisons montrent : 1° le *Gymnote* au moment où il vient de remonter à la surface après une plongée ; 2° le *Gymnote* en marche émergé avec son équipage sur le pont.

Le long tube que l'on remarque au-dessus de la plate-forme et qui ressemble à une cheminée dont le tuyau supérieur serait coudé, est un appareil de vision dit *prismoscope*. Il permet au commandant du *Gymnote* de chercher ses points de repère et de se diriger lorsqu'il navigue sous la surface.



Le « Gymnote » transformé, sortant de l'eau.



Le « Gymnote » en marche. — (Photographies de M. Bar.)

M. EUGÈNE GUILLAUME

M. Eugène Guillaume, statuaire, reçu solennellement à l'Académie française, jeudi dernier, est né à Montbard (Côte-d'Or), le 4 juillet 1822. Il est donc presque octogénaire, et l'on ne saurait qualifier de prématuré l'honneur enviable qui vient de lui être octroyé.

Ses titres à la notoriété sont, d'ailleurs, de beaucoup antérieurs à ce tardif brevet d'immortalité.

En 1845, à l'âge de vingt-trois ans, il remportait le grand prix de Rome avec un *Thésée trouvant sur un rocher l'épée de son père*; son stage à la Villa Médicis devait achever d'en faire le « roman » classique qu'il est toujours resté et dont le tempérament s'affirmait dès le début par des envois comme le *Démon de Socrate*, l'*Amazone*, le *Faucheur*, *Anacréon*. Ses premiers succès le stimulèrent sans le troubler et lui indiquèrent la voie où il persévéra d'un pas sûr et régulier, cueillant aux expositions une ample moisson de récompenses officielles; en 1855, dix ans à peine après sa sortie de l'atelier de Pradier, il avait gagné la maîtrise.

Désormais, pour atteindre son développement définitif, puis pour soutenir la renommée acquise, son talent continuera de s'alimenter aux sources de la tradition classique; c'est à l'antiquité qu'il demandera ses inspirations, et la prédilection marquée de l'artiste se révélera même dans celles de ses œuvres dont le sujet n'est pas emprunté à l'histoire ancienne ou à la mythologie.

Les traits caractéristiques de ce talent peu complexe se peuvent résumer assez brièvement. Ce sont, pour la conception: l'élevation naturelle de la pensée, la recherche constante de l'idéal, le culte fervent de ce qu'on a appelé le « style noble »; pour l'exécution: la conscience, la correction, un soin égal apporté à l'ensemble et aux détails, un souci très particulier de la pureté et de l'harmonie des lignes.

De telles qualités vont rarement sans quelques défauts correspondants. Parfois, chez les artistes les mieux intentionnés, l'interprétation de l'idée sous la forme plastique ne se dégage pas suffisamment de l'abstraction; la gravité dégénère en froideur solennelle, l'austérité en rigidité maussade; un calme trop systématique, une symétrie trop raisonnable tantôt gênent la libre expansion de la puissance créatrice et tantôt guident une élégance à laquelle on souhaiterait plus de souplesse.

M. Guillaume n'a pas échappé à ces reproches: il y était fatalement exposé non seulement du côté des tenants de l'école réaliste, mais encore de la part d'une critique plus impartiale qui, sans contester les mérites de l'école dite classique, estime qu'en art le mouvement n'est pas le privilège de la seule peinture.

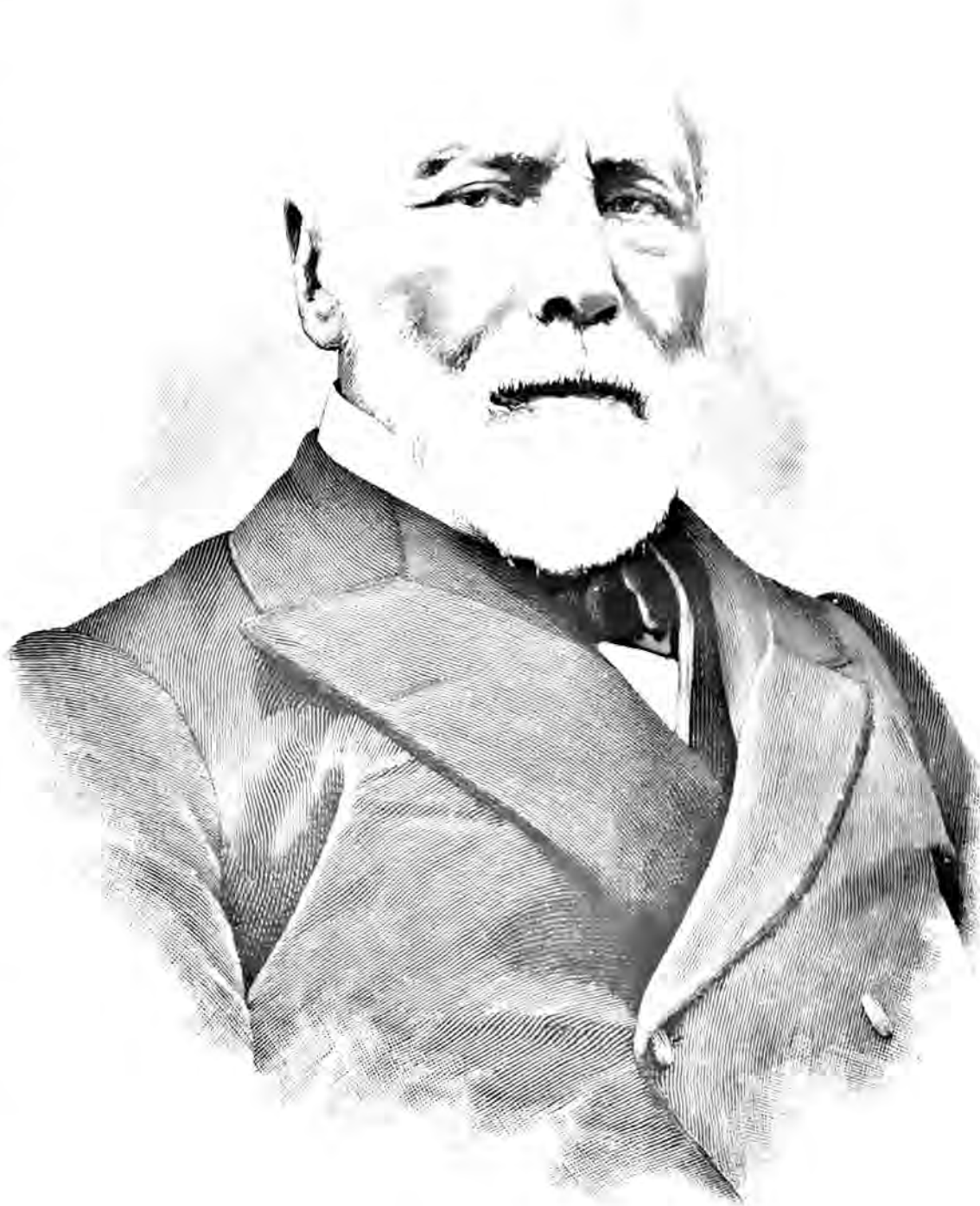
Il n'en reste pas moins que le labeur considérable de l'éminent sculpteur justifie une réputation fondée sur des œuvres dont les plus remarquables ou les plus connues sont: *Les Hôles d'Anacréon*, les *Gracques* (Musée du Luxembourg), la *Vie de sainte Clotilde* et la *Vie de sainte Vulère* (bas-reliefs de l'église Sainte-Clotilde, à Paris), *Source de Poésie*, *Tombeau d'une Romaine*, le *Monument de Rameau*, à Dijon; le *Monument de Colbert*, à Reims, un morceau capital; la statue de *Claude Bernard*, devant le collège de France; le fronton et les cariatides du *Pavillon Turgot* et la statue de *Michel de l'Hospital*, au nouveau Louvre; la *Musique* (façade de l'Opéra).

Quant aux bustes sortis de l'atelier de M. Guillaume, on ne les compte pas. Le buste est, si j'ose dire, sa spécialité courante. Il excelle dans l'effigie des morts illustres et des notables contemporains, et, au temps de sa pleine activité, sa production en ce genre fut si abondante qu'on put croire à l'exercice d'un monopole. Une galerie du Louvre suffirait à peine pour aligner tous ces portraits de marbre disséminés un peu partout et parmi lesquels il convient de citer: *Napoléon I^{er}*, *Hittorff*, architecte de l'église Saint-Vincent-de-Paul; *Ingres*, *Victor Leclerc*, *Buloz*, *Baltard*, l'architecte des Halles Centrales; le savant *Jean-Baptiste Dumas*, le critique *Paul de Saint-Victor*, *Jules Ferry*, le *Prince Napoléon*, *Chevreaux*, et surtout *M^{sr} Darboy*, l'archevêque de Paris, une figure singulièrement expressive en sa méditative sévérité.

De bonne heure, les commandes sont venues trouver M. Guillaume; il ne les a point repoussées, et l'on aurait mauvaise grâce à lui en faire un grief.

Il ne s'est pas montré moins accueillant, et c'est bien naturel, aux faveurs méritées, hautes fonctions, distinctions honorifiques, qu'un bon génie lui a largement prodiguées.

En 1862, il entre à l'Institut. Professeur à l'École des Beaux-Arts, il en prend la direction en 1864, à la suite de Robert-Fleury, appelé à gouverner l'École française de Rome; plus tard, en 1891, il bénéficiera lui-même, à la Villa Médicis, de la succession du peintre Hébert, dont il jouit encore aujourd'hui. Entre temps, il a été directeur général des Beaux-Arts; puis il a cumulé les titres de membre du conseil supérieur et de diverses grandes commissions, d'inspecteur général de l'enseignement du dessin, de professeur de dessin à l'École polytechnique, de professeur d'esthétique et d'histoire de l'art au Collège de France. Dans cette dernière chaire, où il remplaça Charles Blanc, il a fait, non sans éloquence, quelques leçons d'autant plus remarquées qu'elles furent plus rares. Enfin, en 1889, il a été promu



M. EUGÈNE GUILLAUME

à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur. Mais le bon génie n'était pas encore las de ses libéralités: il murmurait à l'oreille de son protégé:

Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler.

Et le siège du duc d'Aumale à l'Académie française étant devenu vacant, M. Guillaume fut l'heureux élu qui en reçut l'héritage.

Un statuaire à l'Académie française! dira-t-on. Pourquoi pas? L'accès lui en était ouvert pour plusieurs raisons. La première, c'est qu'il est dans les traditions de cette Compagnie de faire place parmi ses maréchaux, généraux et colonels de lettres à quelques sommités des autres classes de l'Institut, témoins Flourens, Jean-Baptiste Dumas, Claude-Bernard, Pasteur, et présentement, le mathématicien Bertrand. La seconde raison, c'est que M. Guillaume, professeur érudit et éloquent, a prouvé dans ses écrits sur l'art, trop peu nombreux, qu'il avait un assez beau brin de plume à son ciseau. On a pu lui tenir compte notamment de ses articles de la *Revue des Deux Mondes* sur le Salon de 1879, et plus encore de sa magistrale *Etude sur Michel-Ange*, publiée naguère par la *Gazette des Beaux-Arts*.

Sans mettre pour écrire les manchettes de M. de Buffon, son célèbre compatriote, il se montre comme lui très soucieux de la tenue du style, il cisèle minutieusement sa phrase et sait, par des procédés familiers à son art, draper sa pensée de façon à lui donner une ampleur quasi sculpturale.

Enfin, la troisième raison de la suprême consécration académique de M. Guillaume, — la plus décisive peut-être, — c'est qu'il était l'homme académisable par excellence. Sa longue carrière laborieuse, et non dépourvue d'éclat, sa probité artistique, sa dignité personnelle, une parfaite courtoisie alliée à une gravité un peu hautaine, la rigueur des principes tempérée au besoin d'une pointe d'éclectisme diplomatique, le culte de la tradition, un respect quasi administratif de la hiérarchie et des règlements, tout a concouru à assurer au nouvel immortel les suffrages d'électeurs qui presque tous étaient ses amis.

Bref, M. Guillaume incarne si complètement l'esprit de l'Institut que, déjà pourvu depuis près de quarante ans des palmes vertes de l'Académie des Beaux-Arts, il devait avoir sa place marquée dans le sanctuaire privilégié du Palais Mazarin.

EDMOND FRANK.

NOTES ET IMPRESSIONS

Quand une cité décerne des honneurs à l'un de ses grands citoyens, par une réciprocité de gloire donnée et rendue, elle s'honore elle-même.

LÉON XIII.

On peut faire de Fabius un Annibal, mais jamais un Annibal ne tiendra la conduite de Fabius.

FRÉDÉRIC II.

Les louables efforts que l'on fait pour atteindre le mieux ne sont que folie, si l'on oublie le bien qui existe déjà.

BISMARCK.

Il y aura toujours des gros lots de la loterie humaine, et toujours les porteurs de numéros non gagnants protesteront contre l'honnêteté du tirage.

G. D'AVENEL.

Si l'on voit, par système, le passé en beau, on voit, par système, le présent en laid.

ERNEST LAVISSE.

Une chose fait le fort et le faible d'une réforme, c'est qu'il y a presque toujours du « monsieur Josse » dans ses apologistes.

Le droit, la justice, mis en balance avec l'intérêt et la passion, pèsent aussi peu que des billets de banque contre une poignée de gros sous.

G.-M. VALTOUR.

LE REPEULEMENT DES COURS D'EAU

LA PISCICULTURE NATURELLE

Il est bien avéré que nous ne produisons pas assez de poissons d'eau douce pour notre consommation nationale, puisque nous importons, année moyenne, pour environ 6.500.000 francs de poissons divers. Cependant, notre domaine aquatique est immense, comparativement à la surface totale de la France, car il ne comprend pas moins de 206.000 hectares d'eau douce, répartis entre 158.000 kilomètres de cours d'eau, fleuves, ruisseaux et rivières, et 130.000 hectares d'étangs et de lacs. A ce point de vue, nous sommes même beaucoup plus favorisés que la plupart des pays qui nous entourent et qui, cependant, tirent un bien meilleur parti des eaux douces que nous ne le faisons nous-mêmes. Chez nous, il y a encore beaucoup à faire sur ce point; mais, on s' imagine trop communément que la pisciculture, c'est-à-dire les procédés employés pour multiplier et élever les poissons; constitue un art spécial, très technique, hérissé de mille difficultés; et il faut bien reconnaître que quelques auteurs se sont plu, on ne sait trop pourquoi, à accréditer cette erreur, contre laquelle, croyons-nous, il serait grand temps de réagir à tous égards.

Comment donc peut-on produire du poisson?

Deux cas peuvent se présenter lorsqu'un cours d'eau quelconque, fleuve, rivière ou ruisseau, voire même une pièce d'eau fermée, se trouve partiellement dépeuplé. Ou bien, on peut favoriser, aider en quelque sorte, à la reproduction naturelle des poissons qui y subsistent, ou bien, on peut y introduire des jeunes poissons ou alevins par des procédés dits artificiels.

Nous ne nous occuperons pour l'instant que de la première méthode, qui est de beaucoup la plus simple et la plus économique, nous réservant de faire connaître aux lecteurs de *l'Illustration*, les procédés si curieux de la pisciculture artificielle, dans une prochaine étude.

Remarquons tout de suite que les causes qui agissent sur la disparition du poisson dans nos eaux douces, causes dont quelques-unes ont été énumérées ici même (1) doivent agir avec une prodigieuse intensité surtout lorsqu'on considère la quantité innombrable d'œufs que pondent la plupart des poissons (2). En effet, voici à titre de simple indication, quelques chiffres à cet égard, ils sont, croyons-nous, tout à fait significatifs :

Le barbeau pond de 8.000 à 10.000 œufs gros comme un grain de millet et d'une coloration jaune orange assez clair.

La brème pond 135.000 œufs environ, blancs et presque transparents.

Le brochet pond 140.000 œufs en moyenne; ils sont verdâtres.

La carpe pond de 200.000 à 600.000 œufs verdâtres également.

La corégone pond de 30.000 à 50.000 œufs blancs.

Le gardon pond de 40.000 à 80.000 œufs d'un blanc verdâtre.

La loche dépose de 60.000 à 130.000 œufs assez gros, blanchâtres.

La lotte pond de 150.000 à 180.000 œufs excessivement petits et blancs.

L'ombre pond environ 1.000 œufs par kilogramme de poids, gros comme un pois, jaune clair.

La perche pond de 300.000 à 800.000 œufs, gros comme des graines de pavot.

Le saumon pond environ 1.000 œufs par kilo, de la grosseur d'un pois et d'un beau rouge safran.

La tanche pond de 250.000 à 280.000 œufs, verdâtres.

La truite pond environ 1.000 œufs par kilo de poids vif; ils sont un peu moins gros qu'un pois et rouge ambré.

Guidée par l'instinct, chaque espèce de poisson dépose ses œufs en des endroits appropriés. C'est ainsi que le barbeau, le chevesne ou meunier, le véron, la truite, le saumon et la vandoise, pondent dans les eaux rapides, tandis que le brochet, la brème, le gardon et la perche préfèrent les eaux calmes et même la carpe et la tanche, les eaux stagnantes, vaseuses et plutôt chaudes.

L'époque de la ponte ou pour mieux dire le temps de frai, n'a pas une moindre importance. A ce point de vue, on peut diviser les poissons en deux grandes catégories :

1° Ceux qui frayent au printemps, ce sont les plus nombreux, tels que l'ablette, le barbeau, la brème, le meunier, la carpe, la loche, l'ombre commun, la perche, la vandoise, le véron, etc., souvent englobés sous l'appellation un peu trop générale de *Cyprinides*.

2° Ceux qui déposent leurs œufs en automne et en

hiver, comme la truite, le saumon, l'ombre-chevalier, la lotte, parfois appelés *Salmonides*.

Quant au brochet, il est pour ainsi dire de demi-saison, car il fraie de février en mai, alors que la température oscille entre + 6 et + 10 degrés. Remarquons que, dans ces catégories, les poissons frayent d'autant plus tôt au printemps et d'autant plus tard en hiver que le pays est plus méridional et moins élevé en altitude; il y a, sous ce rapport, pour l'ensemble de la France, des différences de quinze jours environ. L'approche de la ponte chez les femelles se manifeste par le gonflement de l'abdomen, ce qui détermine un sentiment de gêne que le poisson cherche à soulager en se frottant sur le sable, l'herbe ou le gravier selon les espèces, les œufs s'échappent alors, soit isolément comme chez la truite, le saumon (poissons à œufs libres) soit en chapelets agglutinés comme chez la carpe, la tanche, la perche, etc. (poissons à œufs adhérents) (1). Ces derniers déposent leurs œufs sur les herbes aquatiques tandis que les premiers pondent sur le sable ou le gravier.

D'après cela, on voit qu'il importe de ménager aux poissons des endroits appropriés où ils pourront pondre leurs œufs, c'est ce qui constitue les frayères.

Dans les grands cours d'eau, les exigences de la navigation et le faucardage détruisent le plus souvent ces frayères naturelles, aussi est-on dans la nécessité d'établir, dans les endroits calmes, des frayères dites artificielles, terme assez mal approprié, car, connaissant les mœurs et les habitudes des poissons, on n'a qu'à copier la nature pour leur installation.

Ces frayères ont, et cela peut surprendre au premier abord, sur les frayères naturelles des avantages incontestables. Tout d'abord, elles peuvent être aménagées de telle sorte que les poissons y trouvent réunies toutes les conditions favorables à la ponte; en outre, le pisciculteur connaissant leur emplacement exact, il peut les surveiller attentivement et éviter ainsi les déprédations des nombreux ennemis du frai dont il a été question plus haut.

On comprend de suite qu'il doit exister deux sortes de frayères artificielles: les unes pour les œufs libres, les autres pour les œufs adhérents.

Les premières sont faciles à construire. On choisit un endroit ombragé, peu profond, présentant un léger courant; on y transporte du gravier soigneusement nettoyé, qu'on étale sur une couche de 20 à 30 centimètres d'épaisseur, sur une étendue de 2 ou 3 mètres carrés.

C'est surtout dans les petits ruisseaux à forte pente qu'on établit ces frayères. Il est de toute nécessité de ménager, à proximité, quelques trous ou anfractuosités, où les reproducteurs, toujours craintifs, pourront se mettre à l'abri; pour de telles frayères on empêchera avec soin toute espèce de végétation. Inutile d'ajouter qu'elles seront établies dans des endroits où l'eau ne gèle pas, car les poissons à œufs libres frayent en hiver; or, comme la profondeur doit être assez faible, il est indispensable, pour satisfaire à cette condition, de les installer dans un lieu où le courant soit assez rapide, sans l'être trop cependant, afin d'éviter l'entraînement des œufs. Il est rare que, dans ces conditions, les truites, s'il y en a, ne viennent déposer leur ponte sur de telles frayères.

Pour le barbeau, le chevesne et le goujon, on fait des frayères du même genre, mais moins étendues et avec du gravier beaucoup plus petit mêlé à du sable à gros grains. On le dispose, non plus en nappe, mais en légers monticules sur une pente douce. Comme ces poissons frayent au printemps, l'endroit choisi sera exposé au soleil et on ménagera quelques plantes aquatiques à proximité.

Pour les carpes, les tanches, les brèmes et autres poissons à œufs agglutinés, les frayères doivent avoir une disposition toute différente. Tout d'abord, il faut les installer dans une eau tranquille et plutôt tiède. Ces frayères sont mobiles ou fixes.

Les frayères fixes ou à demeure, s'installent en semant ou en plantant dans les endroits appropriés, des herbes aquatiques, telles que renoncule d'eau, glycérie flottante, roseau commun, callitriches, etc. On disposera ces plantes par touffes isolées, sur une étendue variable, mais de façon que chaque amas soit bien garni et ne présente pas plus de un ou deux mètres carrés de superficie.

Lorsque ces herbes font défaut, on peut se servir de fagots ou bourrées, qu'on dresse dans l'endroit choisi, à quelques mètres de distance les uns des autres; la partie du fagot présentant le plus de brindilles fines sera plongée dans l'eau, l'autre restera en dehors, fixée sur le rivage; ou bien, lorsque ces frayères s'avancent quelque peu dans les eaux, on y attache une corde lestée, qui maintient le système en place. Généralement, c'est le bois de bouleau qui doit être préféré pour cet usage. Qu'on emploie des herbes ou des fagots, il est essentiel d'installer ces frayères avant l'hiver et dans des endroits peu fréquentés par les hommes, les animaux et les embarcations, pour que les poissons puissent s'accoutumer à leur vue.

Les frayères mobiles présentent de nombreuses variétés. Souvent, elles consistent en un cadre en bois, formé de lattes, sur lesquelles on attache, avec de l'osier, de menus branchages ou des balais de bruyère. Ces sortes de cadres sont placés obliquement contre la rive. Après la ponte, on retire les branchages garnis d'œufs, du cadre, et on les place dans des endroits favorables à l'éclosion.

D'autres fois, ce sont des claies circulaires, des cercles de tonneau, par exemple, sur lesquels on croise quelques lattes; ces disques sont garnis de branchages; et on en place plusieurs les uns au-dessus des autres. On les maintient avec quelques piquets plantés dans le sol.

Pour les brochets, on fait des frayères du même genre, mais on ajoute, aux branchages, des racines et des mottes de gazon enchevêtrées. On devra les placer dans les eaux plutôt dormantes que courantes.

Suivant la judicieuse observation de M. C. Millet, l'établissement des frayères artificielles a, parmi beaucoup d'autres avantages, celui de retenir les truites et les saumons dans les cours d'eau ou à proximité tout au moins, de ceux qu'on veut repeupler. Ce résultat est très important pour les fermiers, les riverains et les propriétaires, qui sont exposés à voir chaque année, à l'époque de la ponte, les poissons des eaux dont ils ont la jouissance se diriger dans les affluents ou autres lieux, et aller fraier sur des points quelquefois assez éloignés, où ils sont pêchés soit par les riverains de ces localités, soit par les braconniers.

Les frayères ont aussi l'avantage d'assurer la reproduction dans des rivières, et en général, dans des eaux où la fraie naturelle était impossible. Mais il faut avoir soin d'installer les frayères artificielles quelques semaines avant l'époque habituelle des pontes, c'est pourquoi nous avons quelque peu insisté plus haut sur cette époque. Il faudra les nettoyer au râteau avant que le poisson commence à les explorer.

Enfin, pour terminer ce qui a rapport aux frayères, nous devons dire un mot de la *Rigole-frayère*, sorte de canal placé à l'amont de la pièce d'eau où se trouvent les reproducteurs; par sa disposition, il attire les poissons prêts à fraier; ce système est très recommandé par quelques pisciculteurs allemands.

Les rigoles-frayères s'appliquent surtout aux truites et aux saumons. Autant que possible, ce canal est construit en briques et ciment; on lui donne une faible pente, soit environ 2 centimètres par mètre, de façon à avoir un courant assez rapide; la largeur variera entre 60 centimètres et 1 m. 50 sur une longueur totale de 3 ou 4 mètres et une profondeur moyenne de 25 à 35 centimètres, suivant la quantité d'eau dont on dispose.

La rigole-frayère, ainsi aménagée, devra être nettoyée soigneusement au moment du frai. Le fond sera garni d'une couche d'environ 10 centimètres d'épaisseur de gravier bien propre, sur lequel les truites viendront déposer leurs œufs.

Mais cette rigole a été notablement perfectionnée dans ces derniers temps. En effet, M. Ainsworth a imaginé d'y placer une caisse en planches qui épouse exactement ses formes; dans l'intérieur de la caisse sont deux cadres superposés, placés sur des baquets adhérents aux parois latérales. Ces cadres enveloppent des treillages en toile métallique: le treillis supérieur est à mailles très larges et se trouve recouvert de gros gravier. Les poissons s'engagent sur ce lit, écartent le gravier pour fraier, et presque tous les œufs tombent à travers les larges mailles de la toile métallique, sur le treillis inférieur placé à environ 10 centimètres plus bas; ils sont arrêtés par les fines mailles de ce dernier et les œufs ainsi pondus peuvent être récoltés en enlevant les deux cadres.

L'appareil ainsi modifié, auquel M. Colinis a encore apporté d'autres perfectionnements, est aujourd'hui très employé en Amérique, terre classique de la pisciculture rationnelle, productive et rémunératrice. Néanmoins, nous devons reconnaître que ces installations sont assez coûteuses, et pour notre part, nous préférons les frayères simples décrites ci-dessus.

Par tout ce qui précède, on voit que l'établissement des frayères, quelles qu'elles soient, ne présente aucune difficulté; on voit que, pour la plupart, avec une bien minime dépense, il est facile de procéder au repeuplement d'un cours d'eau, pourvu que les causes qui ont amené la disparition du poisson soient combattues ou tout au moins atténuées. Or, le faucardage, exécuté en vue de faciliter le passage des bateaux, doit entrer ici en sérieuse ligne de compte et c'est par quelques considérations relatives à ce sujet, que nous voudrions terminer.

On a bien objecté, à plusieurs reprises, en vue d'excuser ce faucardage intempestif, qui a été à si juste titre assez souvent critiqué, qu'il ne contrarie que la reproduction des espèces de peu de valeur qui frayent au printemps. Or cette objection ne tient pas debout, par cette raison très simple, que les espèces dont il est question servent précisément de nourriture aux poissons carnivores les plus appréciés. Or en privant les truites et les saumons, du vivre et du couvert, c'est absolument, ce nous semble, comme si on les éloignait ou les détruisait directement.

En outre, l'enlèvement des plantes aquatiques a un autre inconvénient non moins sérieux, c'est d'empêcher la purification des eaux, déjà souillées pour la plupart par les mille déjections et résidus qu'on y déverse. En effet, tout le monde sait que, sous l'influence de la

(1) Numéro du 24 septembre 1898.

(2) Indépendamment des causes de destruction provenant du fait de l'homme, il faut encore citer les animaux ichthyophages qui s'attaquent non seulement aux œufs, tels que le rat d'eau, la loutre, le martin-pêcheur, la bergeronnette, la grenouille, l'hydrophile brun; le dytique, la crevette des ruisseaux, mais encore aux alevins eux-mêmes, comme la loutre, le héron, le canard, la couleuvre d'eau, etc. D'ailleurs, d'après M. Gauckler, 10 000 seulement des œufs de truites, et 1,25 000 seulement des œufs de carpes, arrivent à l'éclosion dans les eaux naturelles.

(1) On sait que, chez les poissons, il n'y a pas d'accouplement proprement dit; le mâle suit la ou les femelles à une distance plus ou moins longue et répand sa laitance sur les œufs précédemment pondus; cette laitance trouble l'eau en nuages laiteux qui descendent au fond si l'eau est calme; le mâle l'expulse par les mêmes procédés mécaniques que les femelles. Après la ponte, mâles et femelles sont affaiblis, maigres et leur chair est de qualité inférieure.



SA SAINTETÉ LEON XIII

Phot. communiqué par M. Zéphir.

lumière, les plantes dégagent de l'oxygène et ce gaz est indispensable pour entretenir, non seulement la vie dans l'air, mais aussi la respiration branchiale des poissons. De plus les plantes absorbent l'acide carbonique que certaines eaux renferment en forte proportion; elles contribuent ainsi par ce double acte physiologique, à y maintenir les conditions d'équilibre de la vie.

Pour faciliter encore la navigation, on fait des curages, or, ceux-ci, nécessaires dans certains cas, sont toujours nuisibles, même pratiqués hors de l'époque du frai (ce qui n'est pas le cas), surtout s'ils sont trop complets ou trop étendus; ce qui, par contre, est le cas à peu près général. Un curage à fond suffit pour dépeupler une rivière, en enlevant d'un seul coup les frayères et tous les œufs qui s'y trouvent. Il en est de même des dragages; le bouleversement du fond, et la plus grande activité du courant qui en est le résultat, détruisent les lits de sable et de graviers qu'affectionnent les salmonides, de plus, ils enlèvent les plantes aquatiques de fond, telles que le roseau, la presle, les massettes, les juncs et les nénuphars.

Certes, nous ne voulons pas insinuer ici, qu'il faille sacrifier la navigation fluviale, qui représente en France environ 3.000.000 de tonnes kilométriques (1) pour faciliter la conservation du poisson. Mais il y aurait peut-être un moyen de tout concilier: ce serait de retarder le fauchage des herbes jusqu'après le moment du frai, ou de ménager les bras de rivières qu'on ne faucarderait pas et où les remous produits par le passage des bateaux et le jeu des écluses, ne se feraient que peu ou pas sentir. Ces simples précautions ne demanderaient pas beaucoup de soins et n'entraîneraient pas non plus à de folles dépenses; pourquoi ne pas les examiner et les étudier avec attention? Il existe tant de causes de dépeuplement contre lesquelles nous ne pouvons pas agir, qu'il serait tout au moins sage d'étudier un peu celles sur lesquelles nous avons une prise directe et facile.

Le rattachement du service des eaux à celui des forêts pourra-t-il modifier cet état de choses que l'administration des ponts et chaussées a si longtemps entretenu? Nous ne saurions l'affirmer positivement; toutefois la compétence indiscutable des agents des eaux et forêts en France et la sollicitude du ministre de l'agriculture, pour tout ce qui a trait à la pisciculture, nous permet tout au moins de l'espérer.

ALBERT LARBALEIÈRE.

LA CAUSE DES DIFFICULTÉS D'ACCÈS DU PORT DE DOUVRES

Depuis quelque temps, il ne se passe guère de semaine sans qu'on lise dans les journaux des dépêches du genre de celle-ci :

Calais, 15 février. — Le service de la Malle entre la France et l'Angleterre a été, encore une fois, désorganisé par suite de l'impossibilité où les paquebots étaient d'accoster à Douvres, en raison des grands travaux en cours qui ont fait de ce port un vaste entonnoir dans lequel s'engouffrent les lames venant du large.

On était pourtant habitué, depuis environ cinquante ans que ce service existe, à le voir fonctionner avec une grande régularité. Par tous les temps on abordait à Douvres, et parfois même les bateaux de Boulogne à Folkestone ne pouvant accoster à ce dernier port, mettaient le cap sur Douvres où ils entraient sans difficulté. Cependant les navires étaient plus petits et moins parfaits que ceux employés aujourd'hui. Quant au temps, il n'est ni plus ni moins mauvais cette année que dans beaucoup d'hivers précédents. Il y a donc une raison à cet état de choses anormal? Sans doute; et nous allons voir que la dépêche ci-dessus résume fort bien, dans son laconisme, la situation exacte.

Nos voisins exécutent, en ce moment, à Douvres, des travaux considérables ayant pour objet la création d'un immense port militaire capable de servir de rade de refuge et de ravitaillement à toute l'escadre anglaise de la Manche. Or, il s'est produit ce fait que les ingénieurs anglais, pourtant si experts en matière de travaux maritimes, paraissent avoir commis, dans l'ordre d'exécution des ouvrages, une grave erreur, qui a eu pour effet de rompre l'équilibre du port de commerce actuel et de le découvrir dans la direction des vents du sud-ouest. Il en résulte que, par les gros temps, si fréquents cet hiver, l'accès de Douvres par les paquebots postaux de Calais ou d'Ostende est devenu très difficile et souvent même impossible.

Cette situation fâcheuse sera très bien comprise par l'examen comparatif des trois croquis ci-dessous qui indiquent ce qu'était anciennement le port de Douvres, ce qu'il est aujourd'hui et ce qu'il sera plus tard,

après l'achèvement des grands travaux en cours ou projetés.

Il n'y avait anciennement à Douvres qu'une seule jetée, dite « jetée de l'Amirauté », représentée dans le premier croquis. Les voies ferrées de la gare maritime sont établies sur cette jetée où les paquebots accostaient facilement, pas tous les temps, soit à l'intérieur à l'abri des vents du sud-ouest, soit à l'extrémité quand le vent d'est soufflait.

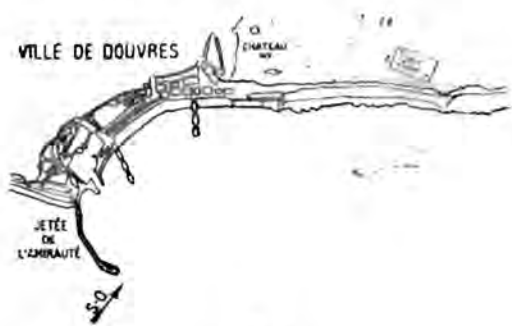


Fig. 1.

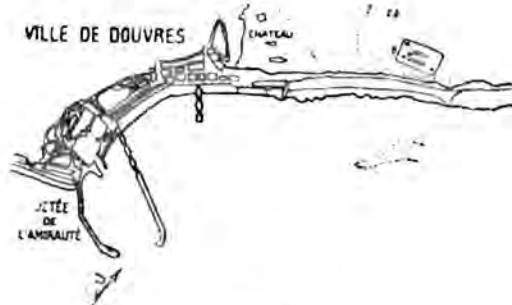


Fig. 2.

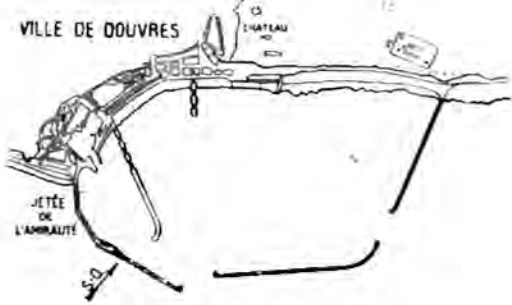


Fig. 3.

Les travaux projetés, dont l'ensemble est figuré au croquis n° 3, comprennent: 1° la création d'une nouvelle jetée de l'est limitant le port de commerce et le séparant du port militaire; 2° le prolongement de la jetée de l'Amirauté dans la direction est-sud-est sur une longueur de 610 mètres; 3° la construction d'une autre grande jetée de 1.000 mètres, située encore plus à l'est, ainsi que d'un brise-lame de 1.280 mètres établi au large et formant, avec cette nouvelle jetée et celle de l'Amirauté prolongée, les limites extérieures des ports futurs de Douvres. Deux passes ménagées de part et d'autre du brise-lame y donneront accès; leur superficie totale sera de 30 hectares pour le port de commerce agrandi et de 275 hectares pour l'ensemble des deux ports.

Or, on a commencé à tort les travaux par l'établissement de la jetée de l'est du port de commerce, comme l'indique le croquis n° 2, et, de ce fait, on a exposé aux lames chassées par les mauvais temps du sud-ouest toute la portion de la nouvelle jetée qui s'avance en mer en dehors de la protection de celle de l'Amirauté. Ces lames, en se brisant, sur la jetée nouvelle, donnent lieu à un fort ressac qui se répercute dans le port en y produisant des effets de roulis qui s'opposent à l'amarrage des navires.

Les ingénieurs anglais font tous leurs efforts pour sortir de cette position critique, et pour cela ils activent, autant qu'ils le peuvent, les travaux de prolongement de la jetée de l'Amirauté.

C'est assurément par là qu'ils auraient dû commencer.

Ces travaux qui ne seront pas complètement terminés avant 1901, produiront néanmoins un effet salutaire dès que l'extrémité de la jetée de l'Amirauté aura atteint un point situé par le sud-ouest de la pointe de la jetée de l'est. Il s'en faut encore de 300 mètres que ce résultat soit obtenu! On comprendra d'ailleurs les difficultés sérieuses que nos voisins ont à surmonter pour en arriver là, quand on saura que la profondeur d'eau à l'extrémité actuelle de la jetée de l'Amirauté est de 8 mètres à marée basse et de 14 mètres par haute mer, et que les travaux consistent dans l'immersion d'énormes blocs de béton, pesant de 20 à 40 tonnes; ce qui nécessite l'emploi de procédés difficiles à mettre en œuvre pendant la mauvaise saison et le travail pénible et lent des scaphandriers.

Jusqu'à ce moment, cependant, par suite d'une erreur technique, dont doit souffrir l'amour-propre des ingénieurs anglais, la principale porte de la Grande-Bretagne du côté du continent européen restera inabordable par les gros temps.

G. CERBOLLAUD.

LES FUNÉRAILLES DE M. FÉLIX FAURE

AU PÈRE-LACHAISE

Dans notre précédent numéro, nous avons montré le cortège funèbre passant sur la place de la République, un des points de Paris les plus propices à son déploiement. Nous consacrons aujourd'hui une gravure de double page au dernier épisode des funérailles du président Félix Faure, qui n'a pas offert un spectacle moins imposant.

Les murs du Père-Lachaise, du côté du boulevard extérieur où ils forment hémicycle, étaient décorés de draperies noires lamées d'argent, relevées de trophées de drapeaux en deuil, avec écussons chiffrés. A leur base avaient été déposées les couronnes offertes par les sociétés et les municipalités des départements. Au centre de l'hémicycle, dans l'axe de l'entrée principale de la nécropole, se dressait un catafalque monumental couvert d'un drap à bordure d'argent et surmonté d'un sarcophage orné d'un cartouche aux initiales F.-F. Des palmiers, des lauriers, des fusains lui faisaient une ceinture de verdure et s'étagaient sur les gradins, le long desquels tombait une grande draperie tricolore voilée de crêpe. Aux quatre angles, des pylones supportaient des cassolettes d'où montait la fumée de l'encens: des flammes vertes brûlaient dans des torchères.

A l'arrière-plan, on apercevait le portail dont les sombres tentures, rehaussées des couleurs nationales, s'harmonisaient avec la décoration générale.

Entre la double haie des troupes qui présentaient les armes, tandis que les tambours battaient aux champs, devant les étendards inclinés et des milliers de têtes respectueusement découvertes, le corbillard s'avança lentement et s'arrêta en face du catafalque où le cercueil, porté à bras, fut déposé provisoirement pour le dernier acte de la cérémonie officielle.

Une enceinte réservée aux personnages du cortège était tracée par des barrières et par un cordon de soldats. On y avait disposé des banquettes, sur la droite, à housses noires, marquées de pancartes indiquant la place assignée à chaque corps constitué ou délégation. M. Loubet, président de la République, et se tenant à ses côtés, M. Deschanel, président de la Chambre des députés; M. Franck-Chauveau, premier vice-président du Sénat, occupaient des sièges séparés.

Derrière eux, s'installèrent M. Charles Dupuy, président du Conseil, et les ministres; puis, à la suite des représentants des souverains, vinrent les sénateurs, les députés, les membres de la famille, le Conseil d'Etat, la Cour des comptes, les états-majors.

Alors, commença la série des discours, au nombre de neuf, prononcés par MM. Franck-Chauveau, Paul Deschanel, Charles Dupuy, Lockroy, ministre de la marine; Guillaumin, ministre des colonies; E. Ferry, président du Conseil général de la Seine-Inférieure; Brindeau, député du Havre; Marais, maire et Convert, président de la Chambre de commerce de cette ville, qui fut le berceau de la fortune politique de M. Félix Faure.

Les orateurs retracèrent tour à tour la carrière du défunt. Les hommages qu'ils rendirent à son caractère et à ses mérites peuvent se résumer dans ces paroles du président du Conseil :

« Il avait laissé à tous le souvenir d'une bonne grâce parfaite, d'un accueil affable et cordial, d'un esprit judicieux, plein de bon sens pratique, joints à une sorte de don particulier de représentation et à un heureux désir de plaire, qui créait autour de lui, chez tous ceux qui l'approchaient, une vive sympathie, et chez ceux qui pouvaient jouir de son commerce, un sincère attachement... »

« La France gardera fidèlement la mémoire de son président. Elle aimait en lui l'enfant du peuple, élevé par son travail et ses mérites jusqu'à la magistrature suprême de la République. Elle voyait dans M. Félix Faure un de ces fils de leurs œuvres pour lesquels la démocratie éprouve une sympathie particulière, parce qu'ils expriment bien ce dont elle est capable, quand elle unit au travail persévérant l'esprit de conduite et la dignité de la vie... »

Auparavant, le mémorable voyage de Russie avait inspiré au vice-président du Sénat cette chaleureuse péroraison :

« Qui de nous ne se rappelle la fièvre patriotique avec laquelle le pays tout entier suivait le représentant et le chef de la nation allant dans la capitale russe proclamer l'alliance et recevoir l'accueil grandiose et cordial d'un souverain généreux et d'un grand peuple? »

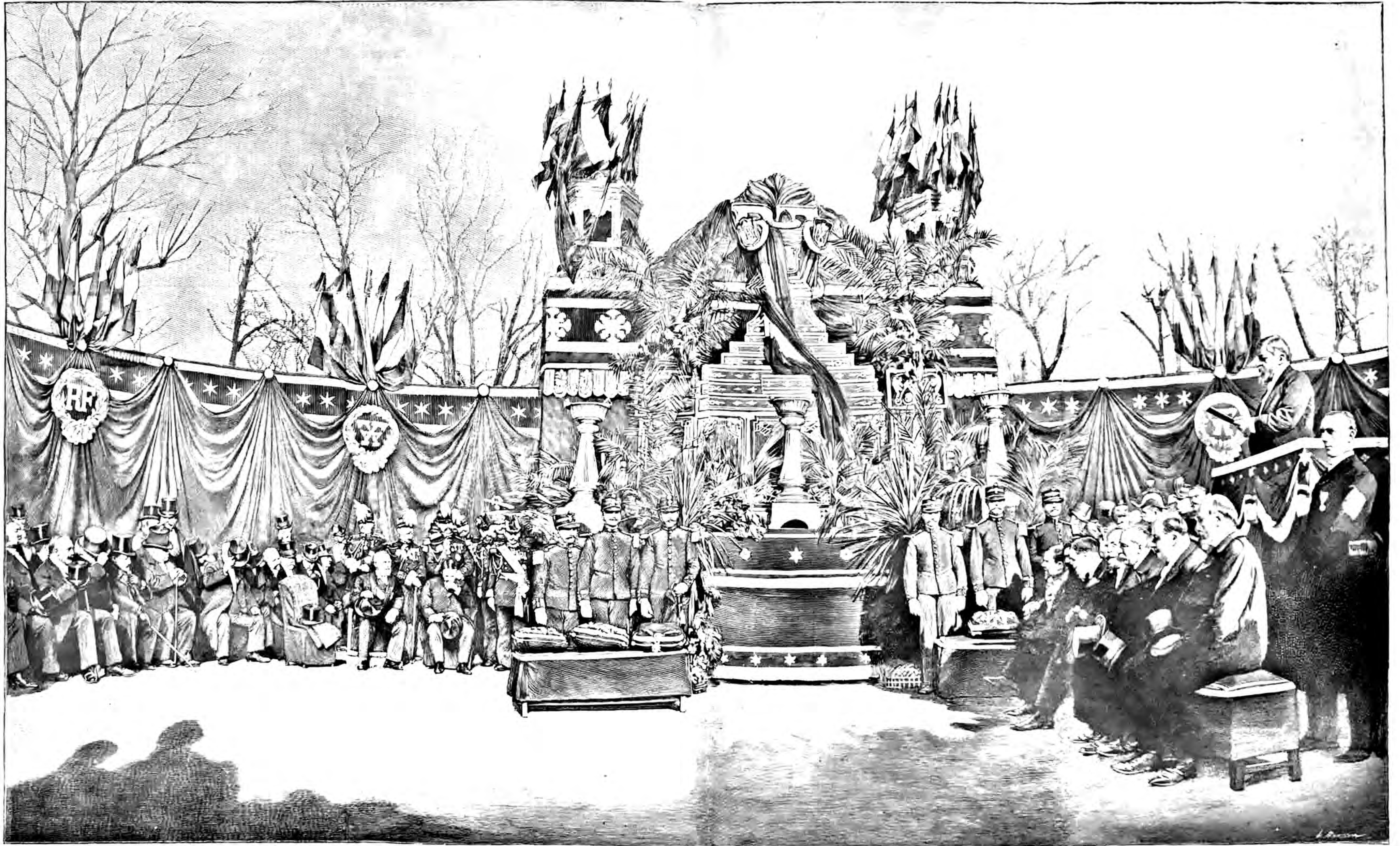
« Ah! Messieurs, ce sont là des jours qui consolent de bien des misères, qui effacent bien des amertumes! des jours où le cœur de la France n'a connu qu'un seul battement! Ces jours-là, le président Félix Faure a véritablement incarné l'âme de la patrie! »

Les discours terminés, les troupes et les délégations défilèrent devant le catafalque; puis, après la dislocation du cortège, la grande porte du cimetière s'ouvrit pour laisser passer le cercueil, derrière lequel pénétrèrent M. Berge, gendre du défunt, et les parents: MM. Cremer, Lebeault, Clet, Cazin, Rousselle, etc.; MM. Le Gall, Blondel, Crozier, directeur du Protocole; le général Bailloud et quelques autres privilégiés.

C'est en présence d'une soixantaine de personnes seulement, que le corps de M. Félix Faure fut inhumé dans la sépulture de famille très simple dont l'illustration a reproduit la photographie la semaine dernière.

(1) Nos 53 millions d'hectares sont sillonnés en tous sens par un réseau fluvial dont la partie navigable présente un développement de plus de 8.000 kilomètres, auxquels s'ajoutent 3.000 kilomètres non navigables, mais flottables.

Or, l'entretien d'un kilomètre de voie fluviale coûte environ 500 francs par an. Il est à remarquer que l'industrie de la navigation intérieure est demeurée prospère malgré le développement des voies ferrées, puisque, d'après les résultats recueillis par le ministère des travaux publics, l'ensemble de tonnes kilométriques transportées a passé de 1.836 millions en 1872, à 2.460 millions en 1884.



Le Président Loubet. M. Deshayes.

MM. Le Comte de Paris, M. de Broglie.

FUNÉRAILLES DU PRÉSIDENT FÉLIX FAURE. — Les discours devant la porte principale du Père-Lachaise. — Photographie Léon Bouet. — Voir l'article page 139.

LA MAISON DÉPARTEMENTALE
DE VILLERS-COTTERETS

L'article 271 du code pénal dit qu'à l'expiration de leur peine les individus condamnés pour mendicité seront conduits au dépôt de mendicité du lieu. Ils y sont retenus administrativement, c'est-à-dire pour un temps variable, dans le but principal de leur permettre de se créer un petit pécule de route. Le montant du pécule exigé est généralement fixé d'après le nombre des condamnations antérieures, chaque département, pour se conformer à cet article du code pénal, est donc tenu d'avoir, soit qu'il l'entretienne directement ou qu'il le subsidie par voie d'abonnement, un établissement de ce genre. Le département de la Seine en avait autrefois deux, l'un à Saint-Denis, l'autre dans l'Aisne, à Villers-Cotterets. Un troisième fut construit vers 1871 à Nanterre. Il existait depuis dix ans passés et l'administration n'en avait pas encore pris possession. Seuls les chemineaux qui « flent la comète » le connaissaient. Poussant à son extrême limite la discrétion professionnelle, aucun d'eux n'avait osé franchir le seuil de sa future demeure avant qu'elle eût été solennellement inaugurée. Ils s'étaient contentés de s'installer dans le bâtiment abandonné de l'agence des travaux. Ils y seraient restés probablement longtemps si le préfet de police d'alors n'avait demandé et obtenu du Conseil général de la Seine le transfert du dépôt de mendicité de Saint-Denis à Nanterre. On ne tarda pas à reconnaître que le dépôt de Villers-Cotterets faisait double emploi avec ce dernier. Les inconvénients d'un établissement si éloigné de la capitale apparurent du même coup. Fonctionnaires et représentants élus du département de la Seine se prononcèrent en chœur pour sa transformation. Le dépôt de mendicité devint la maison départementale de Villers-Cotterets, destinée non plus à des mendiants réclusionnaires, mais à des vieillards et des infirmes librement, volontairement hospitalisés.

Sans beaucoup s'avancer, on peut affirmer qu'il n'y a pas en France un hospice de vieillards installé dans un milieu plus royal et encadré aussi merveilleusement. Le château de Villers-Cotterets, — qu'habitent de nos jours de pauvres diables sans sou ni maille, — a servi, en effet, pendant plusieurs siècles, de résidence à nos rois. Il appartenait aux Valois. Rasé par les Anglais, il fut rebâti par François I^{er} vers 1530. Les maîtres artistes de la Renaissance ont marqué en fines dentelles de pierre le souvenir du Père des lettres. A chaque pas dans l'escalier principal, on voit des F couronnés et la salamandre de François I^{er} avec sa devise, *Nutrisco et extinguo*.

Les successeurs de François I^{er} apportèrent tous quelque embellissement à ce manoir qui, pour les uns, était un rendez-vous de chasse, pour les autres, un lieu discret de plaisirs. Henri II y abrita ses amours avec Diane de Poitiers et, comme pour transmettre aux générations futures un témoignage impérissable de ses infidélités conjugales, le royal amoureux fit sculpter sur les façades du château, au-dessus de son initiale (H) et de celle de la reine (K) entrelacées, les guirlandes et les croissants de sa célèbre maîtresse.

La belle Gabrielle vint à Villers-Cotterets avec le Béarnais. Louis XIV, au temps de sa jeunesse, aimait

et donner des fêtes galantes. C'est sous son règne que ce domaine passa dans les apanages de la famille d'Orléans. La Révolution en avait fait une propriété nationale. Lorsque Napoléon se préoccupa de créer des dépôts de mendicité dans les départements, il songea



Cour de récréation des femmes.



Le bassin François I^{er}.

à offrir au département de la Seine, avec cette affectation spéciale, le château de Villers-Cotterets. Le décret du 22 décembre 1898 qui sanctionne cette décision fut signé à Madrid par l'empereur.

Peu de changements ont été apportés aux constructions anciennes. D'ailleurs, si intéressants que puissent être certains motifs artistiques qu'on y rencontre, le château, fort beau incontestablement par l'ensemble de ses lignes architecturales, vaut surtout par le paysage qui l'environne. Placé au front de la forêt de Villers-Cotterets, qui se développe sur une surface de près de 13.000 hectares, il voit aboutir à sa partie sud les allées royales qui avancent de 6 kilomètres dans la forêt. Entre cette partie sud qui forme le derrière du château et ces allées s'étend une superbe pelouse circulaire, au milieu de laquelle, vestige abandonné, est un grand bassin dit de François I^{er}, où l'eau a cessé de jouer

et prennent leur premier repas à l'hospice. Puis ils sont répartis entre les dortoirs.

L'admission n'est prononcée pour les hommes comme pour les femmes qu'à soixante-dix ans. Ainsi le veut la règle. Elle souffre des exceptions pour les pauvres gens atteints d'infirmités qui leur rendent impossible tout travail rémunérateur, infirmités constatées par un médecin administratif.

Les hommes occupent l'aile gauche au sud-ouest du château. Les femmes sont à droite. L'escalier qui conduit à ce quartier est un chef-d'œuvre de la sculpture du seizième siècle. La voûte en est couverte de scènes souvent bizarres, presque toujours érotiques, d'une exécution très fouillée. C'est un échantillon curieux de l'art de cette époque.

La cour où se promènent les bonnes vieilles qui ne veulent ou ne peuvent pas sortir est à l'ombre d'un des côtés les plus jolis, — au point de vue architectural, — de l'antique manoir. Deux tourelles élancées lui donnent un cachet d'élégance de bon style.

Si l'air est salubre, la discipline très douce et le régime alimentaire n'ont pas de détracteurs.

L'ordinaire se compose : le matin, d'un quart d'excellent café noir ; à 11 heures, d'un plat de viande de bœuf, trois fois la semaine et le samedi d'un ragout de veau ou de bœuf, et d'un plat de légumes ;

le soir, soupe maigre et légumes. Des pruneaux et du fromage sont servis supplémentaires le dimanche.

Les auxiliaires qui travaillent et les octogénaires touchent un demi-litre de vin par jour au lieu d'un quart.

En été, le lever est fixé à 6 heures et le coucher à 9 heures.

En hiver, la venue du jour règle le réveil ; l'extinction des feux se fait à 7 heures. Seuls, les impotents ne sont pas astreints à l'observance rigoureuse de cet horaire. Ils quittent leur lit et y retournent quand ils le désirent.

Que la nourriture des hospitalisés soit excellente, — plus d'un ménage bourgeois souhaiterait avoir la pareille, — on ne s'en étonnera pas lorsqu'on saura que l'hospitalisé qui préside à la confection des mets est l'ancien chef des cuisines du roi de Portugal. En cette qualité, il prépara le repas le jour du mariage de ce monarque avec la princesse Amélie.

Ce chef-cuisinier a cinquante-huit ans. La maison lui alloue 38 francs par mois. Il a goûté plusieurs fois les faveurs de la Fortune ; chaque fois aussi le Pari mutuel les lui a ravies. Portant toujours beau, fier à juste titre de ses succès passés, il n'éprouve aucune humiliation à répandre au sein de cette population d'humbles gens, ses frères d'infortune, les bienfaits de l'art culinaire dont il fut l'un des maîtres. Prince de la cuisine, n'est-il pas encore à sa place dans la vieille demeure princière et ne peut-il pas dire, sans trop d'orgueil, qu'elle est restée un rendez-vous de noble compagnie ?

(A suivre.)

ALBERT MONTHEUIL.



En attendant l'admission.

depuis nombre d'années. Les vieux s'y rencontrent comme à un rendez-vous, lorsqu'ils ne veulent pas trop s'éloigner de l'hospice. Assis tout autour, sur le rebord, ils devisent du passé ou s'abandonnent à la rêverie de leur âge.

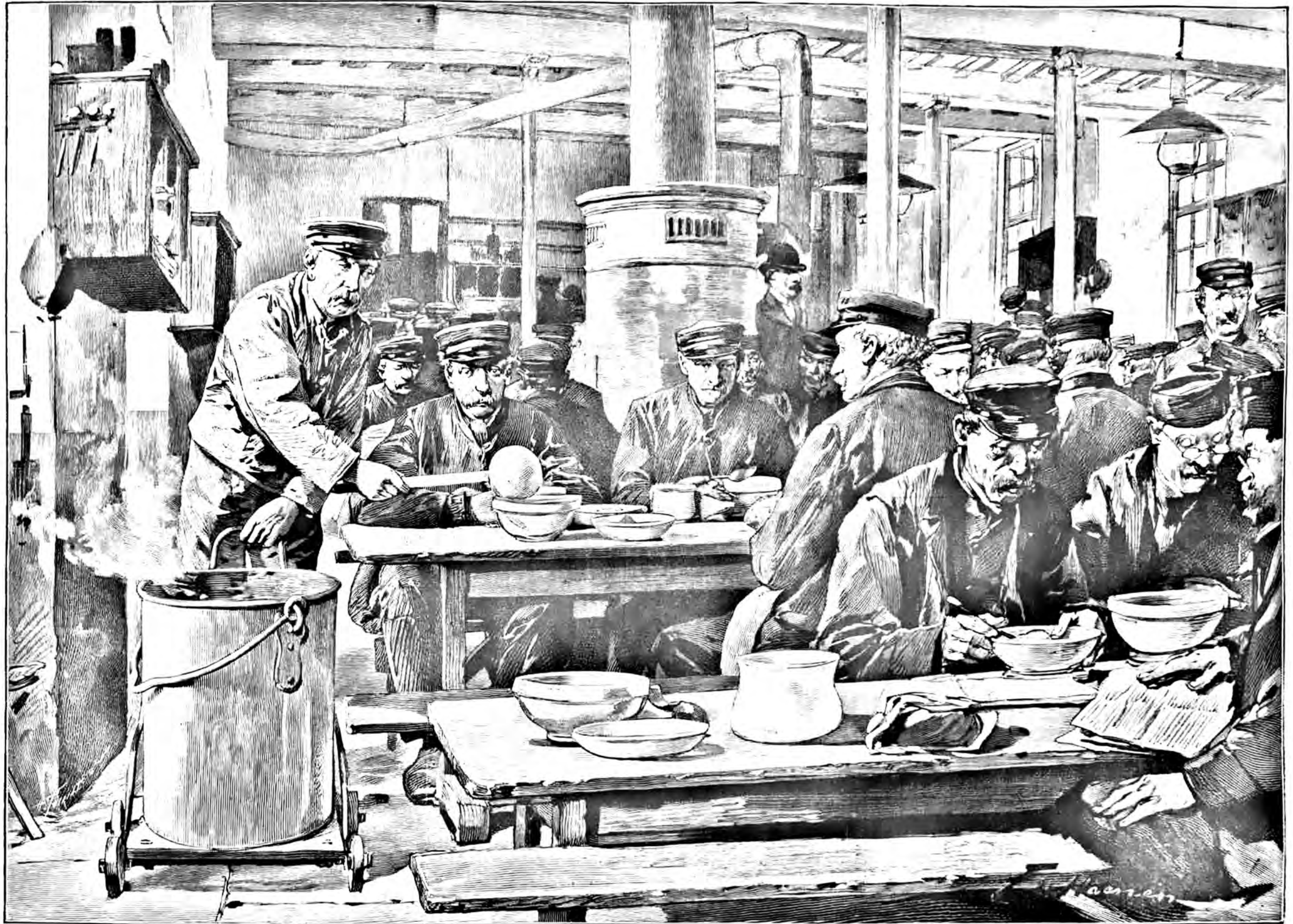
Du jour (10 décembre 1889), où le dépôt de mendicité disparut pour faire place à un hospice sous le nom de *Maison départementale*, un règlement nouveau fut appliqué : le régime changea complètement. La population de l'établissement se recrutant parmi les malheureux n'ayant pas la moindre tare sociale (on a refusé des solliciteurs dont le casier judiciaire portait trace d'une légère condamnation pour délit de chasse), la surveillance s'effectua plus commodément et à moindres frais. On a pu réduire le personnel administratif à une trentaine de personnes. Il a suffi pour cela d'employer comme aides le nombre nécessaire d'hospitalisés. Des vieillards ou des incurables de la maison sont choisis selon leurs capacités et leur conduite pour les postes de surveillants auxiliaires. Logés, nourris un peu mieux que les autres hospitalisés, ils portent un uniforme semblable à celui des surveillants du cadre. Ils reçoivent une indemnité de 365 francs par an.

Tous les vieillards dont le travail est utilisé par la maison portent le titre d'*auxiliaires* et reçoivent une rémunération qui varie entre 6 et 15 francs par mois. Par ce moyen, tous les services sont assurés avec le seul concours des hospitalisés. Il n'y a pas un serviteur même à l'infirmerie. L'application de ce système dû à M. Lépine a produit des résultats dont l'actif directeur actuel de Villers-Cotterets, M. Le Roux se déclare pleinement satisfait. Plus d'une administration de bienfaisance s'en pourrait inspirer.

Pour réduire les frais d'administration et d'exploitation au strict minimum, il a fallu limiter aussi les formalités bureaucratiques. L'inscription des nouveaux arrivants, par exemple, se fait très rapidement. L'omnibus de l'établissement va chercher ceux-ci à la gare. Aussitôt arrivés à la maison départementale, ils présentent le titre d'admission qui a dû leur être délivré par le 2^e bureau de la 1^{re} division de la Préfecture de police à la suite d'une enquête d'un commissaire de police de quartier. Un surveillant les questionne rapidement sur leur état civil et c'est fini. Le bain est prêt à les recevoir. Quand ils en sortent, le magasin d'habillement a préparé leurs vêtements. Ils s'en couvrent



Le petit escalier du roi.



LA MAISON DÉPARTEMENTALE DE VILLERS-COTTERETS. Le refectoire des hommes. — (Voir l'article, page précédente)

COLOMAN DE SZÉLL

Le nouveau ministre-président de Hongrie appartient au groupe rare des individualités qui, arrivées à l'âge mur, tiennent ce qu'elles ont promis étant jeunes. François Deak, « le sage de la patrie hongroise », avait une telle estime pour son caractère et ses capacités, qu'il lui accorda, il y a un quart de siècle, la main de sa pupille, la fille du plus grand poète hongrois, Vörösmarty. Devenu ministre des finances en 1876, M. de Széll contribua énormément au rétablissement du crédit de son pays, mais en 1876 il se sépara du ministère Tisza à cause de l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine. Tout en gardant beaucoup d'influence sur le parlement de Budapest, il s'occupa depuis de la création d'institutions financières et devint un des principaux agriculteurs-éleveurs de la Hongrie. C'est un travailleur infatigable, un orateur sobre mais persuasif, et surtout un champion du constitutionnalisme libéral. Sa nomination a été accueillie avec joie par tous les partis et prouve une fois de plus le tact politique extraordinaire de l'empereur-roi François-Joseph, surnommé en Hongrie dès à présent « le plus constitutionnel des souverains ». L'arrivée au pouvoir du ministre Széll aplanira les difficultés du renouvellement du compromis avec l'Autriche, ouvrant ainsi une nouvelle ère de prospérité à la monarchie austro-hongroise tout entière.

D. DE BERTHA.

APRÈS LES FUNÉRAILLES : L'ENLÈVEMENT DES COURONNES FANÉES

La tombe du président Félix Faure a été pendant plusieurs jours le but d'un pèlerinage qui a amené au Père-Lachaise une affluente considérable.

Bien que le caveau de famille ait été élargi en raison des dimensions du cercueil, la sépulture ne pouvait offrir un espace suffisant à tous les souvenirs et hommages emblématiques. Trois couronnes seulement ont été déposées sur la pierre tombale, à côté de celles qu'y avait placées M. Félix Faure lui-même pour son père et pour sa mère et qui, après les travaux, ont été remises à l'endroit exact qu'elles occupaient : ce sont les couronnes de la ville du Havre, de la grande-chancellerie de la Légion d'honneur et des Russes membres de la Légion d'honneur.

Cette dernière avait été apportée le lendemain des obsèques en même temps que la couronne en argent de l'armée russe, par toute la mission extraordinaire et les attachés militaires de l'ambassade de Russie à Paris : elle était en fleurs naturelles liées d'un large ruban rouge. Parmi ses principaux donateurs on cite : le comte Voroutzof-Daschkof, membre du conseil de l'empereur ; le baron Fredericksz, ministre de la cour ; le comte Mouraviev, ministre des affaires étrangères ; le général Kouropatkine, ministre de la guerre ; le vice-amiral Tyrtov, gérant du ministère de la marine ; le prince Dolgorouky, le vice-amiral Avellan.

On évalue à environ trois cent mille le nombre des personnes ayant visité le cimetière, du vendredi 24 au dimanche 26 février. Tenu à distance de la tombe, la foule défilait devant l'immense bouquet formé par les couronnes amoncelées au milieu de la grande allée centrale du Père-Lachaise. Mais les roses, les violettes, les lilas, les orchidées n'ont pas tardé à se flétrir. Alors, après en avoir détaché les rubans et les inscriptions, pour les envoyer à M^{me} Félix Faure, on a empilé toutes ces fleurs fanées dans un tombereau qui les a emportées, lamentables débris, vers un coin retiré du cimetière où, suivant l'usage, elles ont été brûlées.

L'antithèse offerte par ce spectacle auquel nous avons assisté est trop suggestive pour qu'il soit besoin d'y insister et de répéter au sujet de la fragilité des hommes et des choses les aphorismes bien connus de la philosophie chrétienne.



Le comte COLOMAN DE SZÉLL.



APRÈS LES FUNÉRAILLES. — L'enlèvement des couronnes fanées, au Père-Lachaise.

LES DERNIÈRES MODES

Il faut ne pas vouloir s'habiller pour ignorer combien la mode est aux vêtements et aux robes fourreaux, aux robes très collantes avec lesquelles il n'est pas permis de tricher, à moins qu'un artiste éminent ne donne à l'œuvre le coup de pouce de l'artiste.

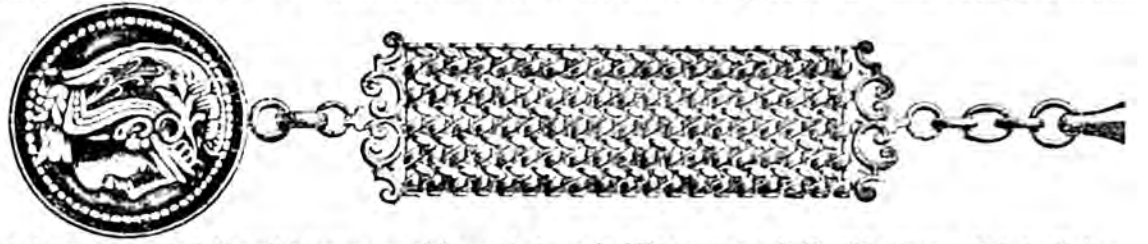
C'est ce qu'on n'ignore pas à la *M^o* de Vertus Sœurs, 12, rue Auber, à Paris.

Avec de telles exigences et pour donner à chacune de nos lectrices son plus parfait cachet esthétique, pour qu'elle puisse paraître dans tout l'éclat de ses moyens, il faut avoir un corset idéalement compris, un corset d'une perfection absolue, car, il ne faut pas se le dissimuler, le corset est la transition nécessaire entre le galbe du corps et la splendeur du costume. Sans lui, pas de forme poétique, pas de beauté plastique, pas d'effet, et par conséquent, pas de séduction. Or, la moins coquette d'entre nous ne peut résister au besoin si féminin de charmer, au désir, qui tourmentera pour jamais toute fille d'Eve, de laisser une impression agréable et définitive.

Il faut donc savoir choisir un corset irréprochable. C'est à ce prix que la laideur, s'il est permis de parler de ce péché capital, disparaîtra aux yeux des plus exigeants. C'est à ce prix que la beauté apparaîtra dans un nimbe triomphant.

Un corset, tel que nous le comprenons, tel que la maison de Vertus Sœurs, la première du genre, l'établit avec une incontestable supériorité, donne à la personnalité physique une finesse sans rivale et, disons le mot, une élégance

Les yeux sont le miroir de l'âme : s'ils sont expressifs, doux et tendres, ils charment et attirent; si au contraire, ils sont ternes et sans vie, ils provoquent l'indifférence. Toutes les femmes ne possèdent pas naturellement cette flamme troublante, pleine de séduction, mais elles peuvent facilement l'acquérir en faisant usage de la *Sève Sourcilère*, qui fait croître les cils et les sourcils donne aux yeux cet éclat si envié et si recherché par toutes les femmes soucieuses de plaire. Cette bienfaisante sève se trouve à la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre au prix de 5 francs, franco 50 centimes en plus. Un autre produit très précieux pour la beauté, c'est l'*Anti-Bolbos* qui anéantit infailliblement les points noirs, sans frottement ni irritation de l'épiderme; son prix est de 5 fr. et 10 fr. plus 50 c. par mandat-poste adressé à la Parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre, où l'on trouve également le savon à l'*Anti-Bolbos* : 3 fr. 50 le pain, 10 fr. la boîte de trois, 85 c. pour frais de port. Ce savon, que toutes les personnes à la peau un peu grasse devraient adopter, contribue à faire disparaître sans retour ces tannes, si grandes ennemies des jolis teints.



Breloque régence, imitation pièce grecque, en vieil argent, chaîne doublé or mat ou poli. Pr. 20 fr. Geogr., 28, h. des Italiens

La mode des bijoux de fantaisie tend toujours à se développer; ainsi, pour attacher la montre, la grande chaîne sautoir est d'une extrême élégance. Dans le catalogue illustré que M. George envoie sur demande, on trouvera un grand choix de bijoux de toutes sortes, fort jolis, à des prix modiques.

La question des cheveux, c'est-à-dire de la conservation de notre « manteau royal » est la préoccupation de chaque jour. Le cheveu est une plante délicate, la plus fragile peut-être, qui demande des soins réguliers et indispensables pour son entretien. De toutes les observations recueillies, depuis de longues années, il paraît de toute évidence qu'on n'a rien trouvé de plus efficace pour leur conservation que la *Lotion Verte* de Lenthéric (5 fr., franco 5 fr. 85) qui, en fortifiant la racine des cheveux, arrête la chute, les fait pousser et leur donne de la souplesse et du brillant.

Une autre préparation qui rendra de grands services aux personnes qui ont peu de cheveux, c'est l'*Eau du Waver* de Lenthéric (4 fr., franco 4 fr. 85) qui leur donne ce joli bouffant si utile pour faciliter l'exécution des coiffures actuellement en vogue. En outre, elle a l'avantage de maintenir les frisures et l'ondulation qui résistent ainsi à l'humidité. Lenthéric, 245, rue Saint-Honoré, se charge de l'envoi de ces produits que l'on trouvera, aux mêmes prix qu'à Paris, pendant toute la saison hivernale dans ses succursales, à Nice et à Monte-Carlo. ROXANE.



Lotion et Eau du Waver, Lenthéric, 245, r. St-Honoré.



PHOT. PIROU

Dernière création de Vertus Sœurs.

toute princière. Nous pourrions dire « royale » si nous n'étions en République. Les corsets de Vertus Sœurs, 12, rue Auber, à Paris, sont taillés dans de superbes brochés, dans des batistes brodées et des coutils Louis XV de toute sorte de teintes délicates et tendres, et serlés de dentelles précieuses, nouées de rubans. Ils représentent un effort d'artiste considérable, un effort réalisé pour la plus grande gloire des Parisiennes et des provinciales qui, par leur goût impeccable, méritent ce nom qui ne constitue pas seulement un éloge, mais une consécration. Le jupon très étroit du haut et sans un pli, moulant les hanches comme l'exige la mode actuelle, et très flou, très ample du bas, se fait en soie assortie au corset; si le corset est en batiste, le jupon se fait en soie de même nuance.

Les personnes habitant Paris peuvent voir dans les salons de la *M^o* de Vertus, 12, rue Auber, toutes leurs merveilleuses créations pour la saison des bals, le printemps et l'été. A celles résidant au loin soit en province, soit à l'étranger, la *M^o* de Vertus Sœurs, afin de leur faciliter les moyens d'être habillées comme les Parisiennes, envoie gracieusement les échantillons de leurs nouveaux tissus exclusifs pour jupons et corsets, ainsi que les gravures explicatives de ses différents modèles.

M^o Yvette Guilbert à M. Géraudel :



Cher Monsieur Géraudel, Autrefois, je chantais avec peine une ou deux chansons. Je suis heureuse de vous dire aujourd'hui que, grâce à vos pastilles, mon organe s'est si bien fortifié, que j'en puis chanter huit ou dix sans aucune fatigue.

Je vous autorise donc à le publier.
Yvette Guilbert
Se défier des imitations.

SI VOS CHEVEUX TOMBENT
Faites usage de
merveilleux
PETROLE HAHN
Pharmaciens, Parfumeurs, Coiffeurs,
PARIS, L. FÉRET, 20-22, Rue Richer.
LYON, VIBERT, Coiffeur, Succursale Général.

Compagnie Générale
DE
CINÉMATOGRAPHES
PHONOGRAPHES
& PELLICULES
Société anonyme au capital de UN MILLION DE FRANCS
Anciens Etablissements PATHÉ Frères,
98, RUE DE RICHELIEU, 98, PARIS



PHONOGRAPHES GRAPHOPHONES
Morceaux d'orchestre, chants, duos, solos, marches,
morceaux de danses, discours, scènes comiques, etc.
50,000 CYLINDRES-PHONOGRAMMES en Magasin
Maison la plus importante d'Europe
CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE
GROS - DÉTAIL

COMMISSION

EXPORTATION

LA VUE CONSERVEE
et AMELIOREE par les LUNETTES et PINCE-NEZ à
VERRES ACHROMATIQUES
DEROGY, Opticien
21 et 23, Quai de l'Horloge, PARIS.

BEC AUER
Economise annuellement Deux fois au moins son Prix d'achat
TOUT EN DONNANT LUMIERE { TRIPLE par son éclat.
COMFORTABLE par sa netté.
HYGIENIQUE par une combustion parfaite.
Pour RÉFÉRENCES s'adresser à tous les CLIENTS du BEC AUER
BREVETÉ DÉFIEZ-VOUS DES CONTREFACTEURS

DENTIFRICES
DES RR.PP.
BÉNÉDICTINS
DE
SOULAC

Se méfier des Imitations et Contrefaçons.
Ci-contre le modèle du Flacon Elixir.

LES SEULS VÉRITABLES
Produits Dentifrices des
Bénédictins de Soulac

portent la Signature
du Prieur Dom *Maguelonnes*

VENTE EN GROS :
A. SEGUIN, BORDEAUX
MAISON à PARIS :
26, Rue d'Enghien.

LA SCIENCE RÉCRÉATIVE

SOLUTIONS

Voir les Problèmes à la page 6 de la couverture.

n° 814 - L'ECHIQUIER

I, F-5C

n° 815 - CARRE MAGIQUE DE CINQ.

Par O. Mage.

CONSTANTE 85

Table with 5 columns and 5 rows of numbers for a magic square puzzle.

Table with 5 columns and 5 rows of numbers for a magic square puzzle.

QUESTIONS ET CURIOSITÉS

n° 816 - Pierres précieuses.

Table listing gemstones and their properties, such as ELAN + RUBIS = INSALUBRE.

Abréviations de la notation usitée aux Echecs.

Table of chess abbreviations: R = le Roi, D = la Dame, T = la Tour, C = le Cavalier, F = le Fou, P = un Pion, * = Echec, x = prendre, ! = coup juste, ? = - douter.

EDEN-FILTRE advertisement for water filtration with technical details and contact information.

VIN DECESSÉ advertisement for a tonic wine with health benefits and pricing.

SIROP ET PÂTE BERTHE advertisement for throat relief.

Royal OEillet advertisement for perfume and soap, featuring a flower illustration.

PISTOIA advertisement for rheumatism treatment with a product illustration.

ACETYLENE DERROY advertisement for lighting equipment.

PATES ALIMENTAIRES advertisement for cereal products.

ARTHROITINE advertisement for rheumatism treatment.

PLACE CLICHY advertisement for an oriental carpet exhibition with dates and details.

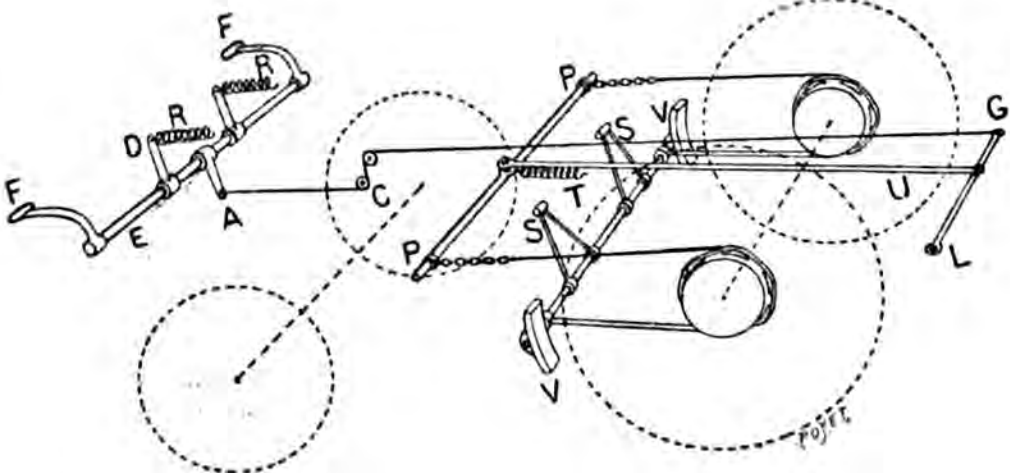
NOUVELLES INVENTIONS

Tous les articles publiés sous cette rubrique sont entièrement gratuits.

LE FREIN AUTOMATIQUE « STOP »

Le frein « Stop » apporte aux freins actuels le perfectionnement, le complément de l'automatisme. Il réalise donc le frein idéal, car il s'applique aussi bien aux véhicules à traction animale qu'aux voitures à traction mécanique.

cules; mais normalement le serrage de la corde se produit avant que les patins ne viennent en contact avec les roues, l'enrayage se fait alors progressivement; il est par conséquent modérable.



un fort ressort; il peut tourner librement dans deux supports placés sous les armures; sa rotation est toutefois limitée par deux butées.

par la traction des traits et le levier D ramené en arrière; le câble se détend alors et le frein Lemoine est désarmé par le ressort T.

Cette description forcément un peu aride du mécanisme du frein « Stop », nous a paru devoir cependant intéresser nos lecteurs, car il n'est pas douteux que les nombreuses applications de ce nouvel appareil n'en rendent bientôt l'usage à peu près général.

avantages sont multiples. Au point de vue de la sécurité, l'enrayage progressif ou à bloc se produit, indépendamment de toute intervention du conducteur, dès que la sécurité des voyageurs ou du véhicule l'exige.

FILTRE CHAMBERLAND SYSTEME PASTEUR H. BRULÉ & CIE advertisement for water filtration.